
PALLI




BIBLIOTECA NAZIONALE
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 24

RECUEIL
GÉNÉRAL
DES
PROVERBES
DRAMATIQUES.

TOME XI.

RECUEIL
GÉNÉRAL
DES
PROVERBES
DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME XI.

A LONDRES,

Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

A
BEAU PRÊCHER
QUI N'A CŒUR A BIEN FAIRE,

OU LE

COMÉDIEN BOURGEOIS,

PROVERBE DRAMATIQUE.

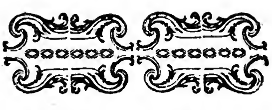
ACTEURS.

M. ROBINEAU, *Procureur; en robe-de-chambre, avec un bonnet de velours noir, ensuite en habit noir.*

M. ROBINEAU *le fils, en habit du matin, avec une canne, & point d'épée, cheveux noués.*

ETIENNE, *Laquais de MM. Robineau; vieux, en veste, tablier blanc, à bavette pointue, vieille perruque.*

La Scene est dans la Chambre de M. Robineau le fils.



LE COMÉDIEN *BOURGEOIS.*

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

ETIENNE, *rangeant dans la chambre.*

Voyez s'il reviendra ! J'ai toujours bien fait d'accommoder la perruque de son pere : sans cela j'aurois couru risque d'être bien grondé ; car le pere & le fils, c'est un train ! L'un veut une chose, l'autre veut le contraire. Les peres & les enfans ne s'accordent jamais. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai bien fait de rester garçon !

SCENE II.

M. ROBINEAU, ETIENNE.

M. ROBINEAU, *sans paroître.*

Etienne !

ETIENNE.

Bon ! voilà le pere qui crie après moi, à présent.

M. ROBINEAU.

Etienne ! Etienne !

ETIENNE.

On y va.

M. ROBINEAU, *en robe-de-chambre.*

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais ici ?

ETIENNE.

J'attends M. votre fils.

M. ROBINEAU.

Comment, mon fils ? où eſt-il allé ?

ETIENNE.

Je ne ſais pas, Monſieur, je crois que c'eſt chez un Monſieur de la comédie Françoiſe.

M. ROBINEAU.

Pour quoi faire ?

ETIENNE.

Pour apprendre ſon rôle.

M. ROBINEAU.

Comment ſon rôle ? Eſt-ce qu'il joue la comédie ?

ETIENNE.

Oh ! mon Dieu ! oui, que trop ſouvent.

M. ROBINEAU.

Trop ſouvent !

ETIENNE.

Pour cela oui ; car il faut lui porter des habits de toutes les couleurs : & tout cela m'ennuie, me fait lever matin, & coucher tard.

M. ROBINEAU.

Voilà donc pourquoi son agrégé dit qu'il ne le voit point.

ETIENNE.

Cela peut bien être.

M. ROBINEAU.

Il falloit me le dire.

ETIENNE.

Je croyois que vous le saviez.

M. ROBINEAU.

Et que je l'approuvois, n'est-ce pas?

ETIENNE.

Moi, ce n'est pas mon affaire de savoir si vous l'approuvez ou non.

M. ROBINEAU.

Eh bien ! tu le verras ; & s'il la joue encore, & que tu ne m'en avertisses pas, je te chasserai.

ETIENNE.

Mais il me fera peut-être chasser aussi, lui, si je vous rends compte de ce qu'il fait.

M. ROBINEAU.

Je ne serai pas le maître, n'est-ce pas ? Songe à ce que je te dis.

ETIENNE.

Mais, Monsieur...

M ROBINEAU.

Allons, tais-toi. Je crois que je l'entends ; tu vas voir comme je vais lui laver la tête.

ETIENNE.

Ne dites pas que je vous ai dit...

SCENE III.

M. ROBINEAU, M. ROBINEAU *le fils*, ETIENNE.

M. ROBINEAU.

Eh bien! Monſieur, d'où venez-vous comme cela?

M. ROBINEAU *le fils.*

Mon pere, je viens...

M. ROBINEAU.

Je le ſais.

M. ROBINEAU *le fils.*

En ce cas-là...

M. ROBINEAU.

Croyez-vous que je veuille avoir un comédien dans ma famille?

M. ROBINEAU *le fils.*

Mais, mon pere, qui vous a dit que je veux me faire comédien?

M. ROBINEAU.

Vous ne vous occupez pas d'autre chose.

M. ROBINEAU *le fils.*

Mais, je croyois qu'à mon âge, on pouvoit quelquefois s'amuser à jouer la comédie.

M. ROBINEAU.

Tout cela fait perdre du tems. Vous étudiez des rôles, au lieu de faire votre droit.

M. ROBINEAU *le fils.*

Mais, mon pere, vous voulez me faire avocat.

M. ROBINEAU.

Sans doute; par conséquent il faut

ſavoir ſon droit, étudier les coutumes, les loix.

M. ROBINEAU *le fils.*

Oui, mais il faut ſavoir bien parler en public.

M. ROBINEAU.

Et pour cela faut-il être comédien ?

M. ROBINEAU *le fils.*

Je ne dis pas cela.

M. ROBINEAU.

Voilà pourtant ce que vous deviendriez, ſi je vous laiſſois faire.

M. ROBINEAU *le fils.*

Je vous aſſure, mon pere...

M. ROBINEAU.

Je vous aſſure, mon fils, que vous ne jouerez plus la comédie.

M. ROBINEAU *le fils.*

Quoi, je ne pourrai pas quelquefois la jouer avec mes amis?

M. ROBINEAU.

Non, Monsieur; je ne veux pas le laisser fortifier en vous ce goût-là; en un mot, je ne veux pas avoir un comédien dans ma famille, encore une fois.

M. ROBINEAU *le fils.*

Mais, mon pere...

M. ROBINEAU.

Mais, c'est un parti pris, & je charge Etienne de me dire, si vous vous avisez de jouer davantage...

M. ROBINEAU *le fils.*

Puisque vous ne le voulez...

M. ROBINEAU.

Prenez-y garde : je le saurai, & je vous mettrai sur-le-champ à St. Lazare.

M. ROBINEAU *le fils*.

Moi ?

M. ROBINEAU.

Oui, vous.

M. ROBINEAU *le fils*

Eh bien ! mon pere, je ne jouerai plus.

M. ROBINEAU.

Songez-y bien. (*Il s'en va & revient*). Vous me le promettez ?

M. ROBINEAU *le fils*.

Oui, mon pere.

M. ROBINEAU.

Nous verrons. (*Il sort*).

SCENE IV.

M. ROBINEAU *le fils*, ETIENNE.

M. ROBINEAU *le fils, d'un air occupé.*

Etienne !

ETIENNE.

Monſieur ?

M. ROBINEAU *le fils.*

Tenez...

ETIENNE.

Voulez-vous vous habiller ?

M. ROBINEAU *le fils.*

Non, pas encore.

ETIENNE.

C'eſt que j'ai affaire.

M. Robineau *le fils.*

Un moment. Tiens-toi là. (*Il le place à la droite du théatre*).

Etienne.

Pour quoi faire ?

M. Robineau *le fils.*

Tu feras Junie.

Etienne.

Junie ?

M. Robineau *le fils.*

Oui ; moi, je fais Britannicus.

Etienne.

Ma foi, vous ferez tout ce que vous voudrez ; mais il faut que je m'en aille.

M. Robineau *le fils.*

Je ne te demande qu'un inftant ; c'eft pour répéter une fcene que M. le Kain vient de me montrer.

ETIENNE.

Quoi, c'eſt encore de votre comédie ?

M. ROBINEAU *le fils.*

Ce n'eſt rien, te dis-je.

ETIENNE.

Après ce que vous avez promis à M. votre pere ?

ROBINEAU *le fils.*

Tu n'auras rien à dire.

ETIENNE.

Comment rien à dire ? Et ſi je ne lui dis pas que vous voulez toujours jouer la comédie, il me chaſſera.

M. ROBINEAU *le fils.*

Mais je ne la jouerai pas, je ne veux que répéter.

ETIENNE.

Répéter, répéter...

M. Robineau *le fils.*

Oui ; tiens-toi donc là, & ne parle pas.

Etienne.

Allons ; mais...

M. Robineau *le fils.*

Tais-toi donc. Ah ça ! voyons ; j'entre par ici. (*Il marche tragiquement, & il déclame*).

(*) » Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?
» Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?

Ce n'est pas cela. (*Il recommence*).

» Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?
» Quoi ! je puis donc jouir...

Je suis trop près. Recommençons.

(*Il se retourne pour s'éloigner, & Etienne se sauve. Il le suit*).

(*) Vers de Racine, dans *Britannicus*.

SCENE V.

M. ROBINEAU *le fils.*

Etienne ! Etienne ! Etienne ! (*Revenant*). Le coquin ne reviendra pas. Comment faire ? Si je ne répete pas cette ſcene pendant que je ſuis tout rempli de ce que m'a dit M. le Kain, je me refroidirai. Eſſayons avec un fauteuil. (*Il place un fauteuil où étoit Etienne, puis il s'éloigne & revient*).

» Madame, quel bonheur me rapproche de vous ?
» Quoi ! je pourrai jouir d'un entretien ſi doux ?
» Mais parmi ce plaiſir, quel chagrin vous dévore ?

Cela ne peut pas aller ; il faut lire ce chagrin dans les yeux de Junie ; il faut abſolument parler à quelqu'un. Ce coquin d'Etienne ! Mais qu'eſt-ce qu'il a à faire ? (*Il rêve*). Ah ! il me vient une idée. (*Il ſort, & il revient*

avec une tête à perruque, sur laquelle est la perruque de son pere, qui est fort grande, & il place cette tête où étoit le fauteuil). Ah ! fort bien ! recommençons. (*Il s'éloigne, & revient, en s'adressant à la tête à perruque*).

» Madame, quel bonheur me rapproche de
vous ?
» Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien
si doux ?

Cela va bien.

» Mais parmi ce plaisir, quel chagrin vous
dévore ?
» Helas ! puis-je espérer de vous revoir
encore ?
» Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
» Un bonheur que vos yeux m'accordoient
tous les jours ?
» Quelle nuit ! quel réveil ! ...

Ce n'est pas cela.

» Quelle nuit ! quel réveil ! vos pleurs,
votre présence
» N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence ?
» Que faisoit votre amant ? quel démon
envieux
» M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?

» Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
» M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?

Ceci n'est pas assez tendre.

» M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?
» Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?
» Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?
» Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! quelle glace !
» Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace ?
» Est-ce ainsi que....
» Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace ?
» Parlez. Nous sommes seuls. Notre ennemi trompé,
» Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé.
» Ménageons les momens de cette heureuse absence.

Il faudra recommencer tout cela ; mais voyons les autres vers que j'ai eu tant de peine à dire. Comment donc est-ce qu'ils commencent ? (*Il rêve*) Il est singulier que je ne me les rappelle pas. (*Il cherche*).

SCENE VI.

M. ROBINEAU, & ETIENNE, *sans paroître.* M. ROBINEAU *le fils.*

M. ROBINEAU.

Allons donc, Etienne, ma perruque !

ETIENNE.

Eh ! Monſieur, je la cherche.

M. ROBINEAU.

Qu'en as-tu donc fait ?

ETIENNE.

Elle étoit là ſur la tête, dans le poudroir, & je ne trouve ni la tête, ni la perruque.

M. ROBINEAU.

Mais il faut que je ſorte.

ETIENNE.

Je ne comprends pas cela.

M. ROBINEAU.

Veux-tu bien la chercher ?

ETIENNE.

Je ne fais pas autre chose.

M. ROBINEAU *le fils.*

Je me souviens à présent. Voyons. (*A la tête à perruque*).

» Ah ! n'en voilà que trop ! c'est trop me faire entendre,
» Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
» Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?

(*Il se jette à genoux*).

» Quand pourrai-je à vos pieds expirer ce reproche ?

ETIENNE, *entrant avec M. Robineau.*

Eh ! Monsieur la voilà votre perruque.

que ! Je favois bien qu'elle n'étoit pas perdue. (*Il emporte la tête à perruque*).

M. Robineau *le fils.*

Eh ! que fais-tu donc ? (*Il fuit Etienne*).

M. Robineau, *l'arrêtant.*

Quoi, Monfieur, malgré la promeffe que vous venez de me faire, vous continuez à jouer la comédie, & avec ma perruque encore ?

M. Robineau *le fils.*

Mon pere...

M. Robineau.

Qu'avez-vous à dire, quand je vous prends fur le fait ? Quoi, vous ne difiez pas là des vers à genoux, & à ma perruque ? Je crois qu'il me feroit jouer moi-même, fi je le laiffois faire. Je vous en donnerai des perruques pour vous exercer !

M. ROBINEAU *le fils*.

C'étoit pour la derniere fois.

M. ROBINEAU.

Mais voyez un peu : il faut bien avoir la rage de la comédie pour s'exercer avec ma perruque ! Que cela vous arrive encore. Vous verrez que je vous tiendrai parole. A Saint-Lazare, oui, Monsieur, vous irez, je vous en réponds bien. Avec ma perruque !

M. ROBINEAU *le fils*

En vérité, mon pere...

M. ROBINEAU.

Que je n'entende plus parler de comédie, & allez-vous-en tout-à-l'heure chez votre agrégé.

M. ROBINEAU *le fils*.

Je m'en y vais.

M. Robineau.

Mais voyez l'imprudence ! Prendre ma perruque ! (*Il sort*).

M. Robineau *le fils*, *prenant sa canne & son chapeau.*

Il vaut mieux aller répéter avec celle qui jouera Junie. Après tout ce train-là, je serai bien heureux si je n'ai pas oublié ce que M. le Kain m'a dit.

FIN.

QUI

QUI SE FAIT BREBIS
LE LOUP LE MANGE,
OU
LE MÉDECIN GOURMAND.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

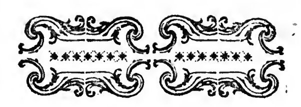
M. DE BELRONDE, *en habit du matin, avec une canne, ſans épée.*

M. BREMIN, *Médecin; en habit noir & grande perruque.*

M. DU MORBOIS, *ami de M. de Belronde; en habit rouge galonné.*

LA FRANCE, } *Laquais de M. de*
SAINT-JEAN, } *Belronde, en livrée.*

La Scene eſt chez M. de Belronde.



LE MÉDECIN *GOURMAND*,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. De BELRONDE, La FRANCE.

M. De BELRONDE, *donnant son chapeau & sa canne à La France.*

La France !

La FRANCE.

Monſieur ?

M. De Belronde.

A-t-on apprêté ce guignard ?

La France.

Oui, Monſieur.

M. De Belronde.

Et la poule de mer ?

La France.

Auſſi ; quand Monſieur voudra...

M. De Belronde

Mais tout-à-l'heure, car j'ai bien faim.

La France.

Je m'en vais le dire.

M. De Belronde.

Qu'on mette le guignard à la broche d'abord.

La FRANCE.

Oui, Monſieur. (*Il s'en va & revient*). M. Bremin.

M. De BELRONDE.

Le docteur ? Ah ! j'en ſuis bien aiſe.

SCENE II.

M. BREMIN, M. De BELRONDE.

M. De BELRONDE.

Eh ! bonjour, docteur ! Il y a bien long-tems que l'on ne vous a vu.

M. BREMIN.

Cela eſt vrai ; j'ai eu beaucoup d'affaires tous ces tems-ci ; & puis, on ne vous voit plus chez la préſidente.

M. De Belronde.

Ma foi non ; nous avons eu une tracasserie...

M. Bremin.

Ah ! cela ne peut pas toujours durer.

M. De Belronde.

Vous avez peut-être cru comme tout le monde...

M. Bremin.

J'ai cru ce qu'il m'a paru qui étoit.

M. De Belronde.

Vous vous trompez, d'honneur. Seriez-vous homme à dîner avec moi, docteur ?

M. Bremin.

C'est selon.

M. De Belronde.

J'entends bien, selon la chere que je vous ferai.

M. BREMIN.

Non; mais c'eſt que j'ai promis...

M. De BELRONDE.

Vous n'avez pas promis de manger un guignard?

M. BREMIN.

Un guignard?

M. De BELRONDE.

Oui, un guignard, & une poule de mer.

M. BREMIN.

Diable! une poule de mer?

M. De BELRONDE.

Oui, qui eſt arrivée ce matin, & qui eſt bien fraîche.

M. BREMIN.

Mais vous me dites cela froidement;

voilà deux choſès excellentes en même-tems !

M. De Belronde.

Je ſuis fâché que vous ayiez promis.

M. Bremin.

Promis... comme cela.

M. De Belronde.

Je vous ferai avertir quand il m'en reviendra.

M. Bremin.

Mais, je ſonge que je pourrois bien manquer à ma promeſſe.

M. De Belronde.

Il ne faut pas vous gêner ; & puis nous aurions été ſeuls, & je n'ai que cela, parce que je ne comptois ſur perſonne.

M. Bremin.

Mais il ne faut pas autre choſe.

M. De BELRONDE.

Pardonnez-moi ; je ne veux pas vous faire mourir de faim.

M. BREMIN.

Vous vous moquez de moi ; j'en trouve bien assez.

M. De BELRONDE.

Eh bien ! la premiere fois que j'en aurai...

M. BREMIN.

Non, je reste ici.

M. De BELRONDE.

Vrai ?

M. BREMIN.

Mais sûrement.

M. De BELRONDE.

Allons, tant mieux !

M. Bremin.

Cela fera-t-il bien-tôt prêt ?

M. De Belronde.

Oui ; le guignard eft à la broche.

M. Bremin.

A la broche ? Pardi ! cela me donne appétit, rien qu'à en entendre parler.

M. De Belronde.

Et à moi auffi, mais très-fort.

M. Bremin (*à part rêvant*).

Diable ! (*Haut*, *regardant M. de Belronde*). Qu'eft-ce que vous avez ? Vous êtes jaune aujourd'hui.

M. De Belronde.

Jaune ?

M. Bremin.

Oui ; je parie que vous n'avez pas pris la derniere médecine que je vous ai ordonnée ?

M. De Belronde.

La derniere, non; mais j'en avois pris trois.

M. Bremin.

Ce n'étoit pas aſſez. Voilà comme on ſe met dans le cas de retomber. Avez-vous dormi cette nuit?

M. De Belronde.

Oui, j'ai dormi huit heures tout de ſuite.

M. Bremin.

Voilà juſtement ce que je diſois.

M. De Belronde.

Comment?

M. Bremin.

Les liqueurs s'épaiſſiſſent, voilà comme une grande maladie commence. Vous êtes bien déraiſonnable.

M. De Belronde.

Mais je vous aſſure que je me porte fort bien.

M. BREMIN.

Fort bien, fort bien ! Je parie que vous avez de la laſſitude ?

M. De BELRONDE.

De la laſſitude ?

M. BREMIN.

Oui, de la laſſitude.

M. De BELRONDE.

Il eſt vrai ; mais c'eſt que j'ai couru toute la matinée à pied.

M. BREMIN.

Vous croyez que c'en eſt la cauſe ?

M. De BELRONDE.

Sûrement ; pourquoi pas ?

M. BREMIN.

Eh ! point du tout ! Donnez-moi votre main. (*Il lui tâte le pouls*).

M. De BELRONDE.

Eh bien ?

M. BREMIN.

Voüs n'avez pas voulu faire ce que je vous ai dit.

M. De BELRONDE.

Comment ?

M. BREMIN.

Je ne ſuis point du tout content de ce pouls-là. Il ne faut pas que cela vous inquiete.

M. De BELRONDE.

Mais qu'eſt-ce que vous trouvez ?

M. BREMIN.

Une plénitude.

M. De BELRONDE.

Mais je n'ai pas ſoupé hier.

M. Bremin.

Aussi cela vient-il d'un amas d'humeurs, qui est prêt à faire un ravage horrible. Il faut l'empêcher.

M. De Belronde.

Quoi, docteur, vous croyez?...

M. Bremin.

Tenez, ne badinons pas avec cela.

M. De Belronde.

Vous m'alarmez.

M. Bremin.

Ecoutez-moi : vous êtes bien heureux que je sois venu ici ; il faut couper court au mal.

M. De Belronde.

Que faut-il faire ?

M. Bremin.

Je ne vous dirai pas de vous cou-

cher, mais de vous tranquillifer, & de boire de l'eau de poulet toute la journée : nous verrons ce foir s'il faudra vous faigner.

M. De Belronde.

Je croyois me porter le mieux du monde.

M. Bremin.

Voilà comme fouvent on fe trompe ; & que l'on ne prévoit rien. Sans moi, je ne fais pas ce qui en feroit arrivé.

M. De Belronde.

Je vous remercie bien, docteur. Je ne pourrai donc pas dîner ?

M. Bremin.

Dîner ? Non, vraiment. Je m'en vais fonner, pour qu'on vous faffe de l'eau de poulet. (*Il fonne*).

⁂

SCENE III.

M. BREMIN, M. De BELRONDE, La FRANCE.

M. Bremin.

La France, faites écorcher un poulet tout-à-l'heure.

La France.

Un poulet, Monſieur?

M. Bremin.

Oui, & qu'on le faſſe bouillir dans deux pintes d'eau; vous en ferez boire très-ſouvent à votre maître, juſqu'à ce ſoir.

La France.

Je ne comprends pas....

M. De BELRONDE.

Allons, faites ce qu'on vous dit.

La FRANCE.

Et le guignard, la poule de mer ?

M. De BELRONDE.

Le docteur les mangera.

M. BREMIN.

Ne perdez pas de tems.

M. De BELRONDE.

Et revenez.



SCENE IV.

M. BREMIN, M. DE BELRONDE.

M. De Belronde.

Mais, docteur, qu'est-ce que vous croyez que ce sera ?

M. Bremin.

Peut-être rien, avec cette précaution. Voyons votre pouls. (*Il lui tâte le pouls*). Toujours tout de même ; nous verrons ce soir. (*Il se leve*).

M. De Belronde.

Eh bien ! que faites-vous ? Le guignard, la poule ? ....

M. Bremin.

Je les mangerai sûrement. Je m'en vais revenir.

M. De Belronde.

Ne tardez pas. Où allez-vous ?

M. Bremin.

Chez Mme. de Lendort.

M. De Belronde.

Bon ! elle vous retiendra, & vous ne reviendrez pas.

M. Bremin.

Je vous réponds que je reviendrai ; tranquillisez-vous... Où est La France ? Ah ! le voici ! (*Il sort*).



SCENE V.

M. De BELRONDE, La FRANCE.

La France, *en entrant, parlant à M. Bremin.*

Oui, oui, Monſieur.

M. De Belronde.

La France, donnez-moi ma robe-de-chambre.

La France.

Mais, Monſieur, eſt-ce que vous êtes malade ?

M. De Belronde.

Apparemment. (*Il ſe déshabille*). Cela eſt inconcevable ! cela eſt venu tout d'un coup.

La France.

Mais, qu'eſt-ce que vous ſentez ?

M. De BELRONDE.

Rien.

La FRANCE.

Vous n'êtes donc pas malade.

M. De BELRONDE

Allons, il en ſaura plus que le docteur ! Je ſuis bienheureux qu'il ſoit venu me voir ; car ſans lui je croirois que je me porte bien.

La FRANCE.

Tenez, Monſieur, je n'aime pas les médecins.

M. De BELRONDE.

Oh ! je ſais bien que vous autres, vous avez plus de confiance dans un petit chirurgien du coin de la rue. Donnez-moi mon bonnet de nuit.

La FRANCE, *lui mettant ſon bonnet de nuit.*

Ils ne nous donnent pas des maladies

du moins, comme font vos grands médecins.

M. De Belronde.

Oui, les médecins donnent des maladies !

La France.

Sûrement.

M. De Belronde.

Sûrement ! Allons, vous ne savez ce que vous dites. Et cette eau de poulet ?

La France.

Elle va être prête dans le moment.

M. De Belronde.

Mettez toujours le couvert du docteur.

La France.

Cela sera bientôt fait. (*Il met le couvert*).

M. De BELRONDE.

J'ai bien du regret de ne pouvoir pas dîner.

La FRANCE.

Ma foi, si j'étois de Monsieur, je mangerois toujours : cela vous donneroit des forces pour la maladie à venir.

M. De BELRONDE.

Comme vous raisonnez !

La FRANCE.

Dame, Monsieur, chacun a sa maniere.

M. De BELRONDE.

Donnez au docteur du vin de Bourgogne.

La FRANCE.

Oui, Monsieur.

M. De BELRONDE.

Je crois que je l'entends. Allez ;

allez voir si tout est prêt, & apportez l'eau de poulet, afin qu'il ne me gronde point de n'en avoir pas encore bu.

SCENE VI.

M. BREMIN, M. De BELRONDE.

M. BREMIN.

Ah! vous vous êtes déshabillé ! Vous avez bien fait. (*Il lui tâte le pouls*). Voyons... La tension est la même.

M. De BELRONDE.

Je n'ai pas encore bu.

M. BREMIN.

Ah ! c'est cela.

M. De BELRONDE.

Eh bien ! votre Mme. de Lendort, qu'est-ce qu'elle a ?

M.

M. BREMIN.

Oh ! des vapeurs, des nerfs, un mari qu'elle ne peut pas ſouffrir, & qui la contrarie du matin au ſoir.

M. De BELRONDE.

Docteur, ne ſerai-je pas bien d'être ſur une chaiſe longue, au lieu d'être dans un fauteuil ?

M. BREMIN.

Oui, cela ne ſera pas mal ; ſur-tout après diné.

M. De BELRONDE.

Oui, après le vôtre ; car le mien eſt fait, n'eſt-ce pas ?

M. BREMIN.

A quoi ſongez-vous là, dans l'état où vous êtes ?

M. De BELRONDE.

Mais je ne ſens rien qu'un grand appétit.

M. Bremin.

Je le crois bien ; c'eſt l'humeur qui eſt avide de repaître.

M. De Belronde.

L'humeur ?

M. Bremin.

Oui ; vous ne connoiſſez pas cela ?

M. De Belronde.

Pardonnez-moi. Très-bien. Je crois qu'on apporte votre dîner ; mettez-vous toujours à table.

M. Bremin.

Vous avez raiſon. (*Il ſe met à table*)



SCENE VII.

M. BREMIN, M. De BELRONDE,
La FRANCE, *portant le guignard*,
St. JEAN, *portant l'eau de poulet.*

M. De BELRONDE.

Allons, voilà votre guignard.

M. BREMIN.

Il eſt beau; j'ai grande faim.

M. De BELRONDE.

Voyons, La France. (*Il regarde le guignard*). Il a bien bonne mine.

M. BREMIN.

Pourquoi vous donner des regrets ?

M. De BELRONDE.

Vous avez raiſon, docteur. Mangez, mangez.

M. BREMIN, *coupant le guignard.*

Vous, buvez votre eau de poulet.

M. DE BELRONDE.

Donnez donc. (*Il boit*). Ah ! que cela est fade !

M. BREMIN.

Cela vous fera du bien. (*Il mange*).

M. DE BELRONDE.

Comment trouvez-vous le guignard?

M. BREMIN.

Excellent ! (*Il mange avec plaisir & délectation*).

M. DE BELRONDE.

Il m'en viendra peut-être encore un dans huit jours : ferai-je en état d'en manger ?

M. BREMIN.

Oui, oui, nous verrons. (*Il mange*). Mais faites-en venir deux.

M. De Belronde.

Eh bien ! j'écrirai, ſi je ſuis en état.

M. Bremin.

Oh ! vous ſerez sûrement en état d'écrire.

M. De Belronde.

J'ai bien faim.

M. Bremin.

Vous le croyez ; mais ſi je vous permettois de manger un peu ſeulement, vous verriez le dégoût que vous éprouveriez.

M. De Belronde, *vivement.*

Du dégoût ? Oh ! point du tout. Laiſſez-moi eſſayer.

M. Bremin.

Non, non.

M. DE BELRONDE.

Mais, de la poule de mer ?

M. BREMIN.

Qu'eſt ce que vous dites - là ?

M. DE BELRONDE.

C'eſt du poiſſon, cela ne peut pas me faire de mal.

M. BREMIN.

Je m'en garderai bien. Buvez, buvez.

LA FRANCE.

Monſieur veut-il boire ?

M. DE BELRONDE.

Il le faut bien. (*Il boit*). Allez chercher la poule de mer.

LA FRANCE.

Allez, allez, St. Jean. (*St. Jean ſort*).

SCENE VIII.

M. BREMIN, M. De BELRONDE
La FRANCE.

M. De BELRONDE.

Comment trouvez-vous le vin, docteur ?

M. BREMIN.

Fort bon.

M. De BELRONDE.

C'est du Clos Vougeau que je vous ai fait donner.

M. BREMIN.

Je l'ai bien reconnu. Tenez, tenez-vous tranquille, & buvez.

M. De Belronde.

Eſt-ce la poule de mer qui vient là?

La France.

Oui, Monſieur.

SCENE IX.

M. BREMIN, M. De BELRONDE, La FRANCE, St. JEAN, *portant la poule de mer.*

M. De Belronde.

Voyons. (*On la lui montre*). Elle a bonne mine, docteur.

M. Bremin.

Tant mieux !

M. De Belronde.

Mais ſi j'en mangeois, rien que...

M. BREMIN.

Pouvez-vous faire l'enfant comme cela ! Buvez, buvez.

M. DE BELRONDE.

Buvons donc. (*Il boit*). Docteur, cela me relâchera l'estomac ?

M. BREMIN.

Cela doit tout relâcher; Buvez peu à la fois.

M. DE BELRONDE.

Que dites-vous de la poule ?

M. BREMIN, *la bouche pleine.*

Bien fraîche.

M. DE BELRONDE.

Buvez donc aussi vous.

M. BREMIN.

Je ne demande pas mieux ; je suis raisonnable, moi. (*Il tend son verre*).

M. De Belronde.

Je le ferois bien à pareil prix.

M. Bremin.

Je m'en vais boire à votre ſanté. (*Il boit*).

M. De Belronde.

En vous remerciant, cher docteur.

La France.

Monſieur ne pourra-t-il pas manger une ſoupe du moins ?

M. Bremin.

Nous verrons cela quand je reviendrai.

La France.

C'eſt que ſans cela...

M. Bremin.

Ne craignez-vous pas qu'il ne meure

de faim ? Voilà comme ils ſont ; ils croient, lorſqu'ils ſont malades, qu'il faut toujours manger.

La FRANCE.

Mais, Monſieur...

M. BREMIN.

Si vous ſaviez combien il meurt de gens dans les hôpitaux, pour avoir des amis imprudens qui leur apportent à manger, vous ne diriez pas cela.

M. De BELRONDE.

Ils n'en croient rien. Que voulez-vous que l'on vous donne à préſent, docteur ?

M. BREMIN.

Pas la moindre choſe ; je m'en vais boire un coup & m'en aller tout de ſuite. (*Il boit*).

M. De BELRONDE.

Vous ne voulez pas de la compote ; une poire ?

M. Bremin.

Non ; l'on m'attend pour une consultation. (*Il se lave la bouche, puis il se leve*). Allons, voyons votre pouls. (*Il lui tâte le pouls*). Cela va un peu mieux : nous verrons ce soir.

M. De Belronde.

Croyez-vous que vous serez obligé de me faire saigner ?

M. Bremin.

C'est selon que je vous trouverai.

M. De Belronde.

Ne m'oubliez pas, je vous prie.

M. Bremin.

Vous n'avez pas besoin de me prier. Allons, tranquillisez-vous, & buvez. (*Il s'en va*).

M. De Belronde.

A ce soir, docteur.

SCENE X.

M. DE BELRONDE, La FRANCE, ST. JEAN, *ôtant le couvert.*

M. De BELRONDE.

A-t-il tout mangé ?

La FRANCE.

Ah ! je vous en réponds ; il n'a rien laissé.

M. De BELRONDE.

Il a bien fait.

La FRANCE.

Oui, & pendant ce tems-là vous mourez de faim.

M. De BELRONDE.

Mais quand on est malade...

LA FRANCE.

Malade ! Et où avez-vous mal ?

M. DE BELRONDE.

Mal ? Par-tout.

LA FRANCE.

Ah ! si j'étois de vous, je mangerois au moins un biscuit, & je boirois un bon coup de vin.

M. DE BELRONDE.

Voilà un joli conseil ; & j'aurois peut-être une grande maladie après cela, au lieu d'une petite incommodité.

LA FRANCE.

Moi, ce que je dis...

M. DE BELRONDE.

Allons, en voilà assez. Donnez-moi à boire. (*Il boit*).

SCENE XI, & *derniere.*

M. DU MORBOIS, M. DE BELRONDE, La FRANCE. St. JEAN.

St. JEAN.

Mr. Du Morbois.

M. DU MORBOIS.

Ah ! ah ! qu'eſt-ce que tu as donc ? Eſt-ce que tu es malade ?

M. DE BELRONDE.

Oui, vraiment.

M. DU MORBOIS.

Mais je ne comprends pas cela. Tu te portois à merveille hier au ſoir.

M. DE BELRONDE.

Sûrement, & ce matin aussi : cela est venu tout d'un coup.

M. DU MORBOIS.

Cela est bien prompt ! Tu ne pourras donc pas venir à la piece nouvelle ?

M. DE BELRONDE.

Eh, mon Dieu, non !

M. DU MORBOIS.

Qu'est-ce que tu sens ?

M. DE BELRONDE.

Je suis d'une foiblesse extrême.

M. DU MORBOIS.

Qu'est-ce que tu as pris aujourd'hui ?

M. DE BELRONDE.

De l'eau de poulet, voilà tout.

M. Du MORBOIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que l'on deſſert là ?

M. De BELRONDE.

C'eſt le dîner du docteur.

M. Du MORBOIS.

Comment, du docteur ?

M. De BELRONDE.

Oui, j'avois un guignard & une poule de mer, que je croyois que j'allois manger, quand il eſt arrivé....

M. Du MORBOIS.

Quoi, c'eſt à toi... (*Il rit*). Ah, je n'en puis plus ! (*Il rit*).

M. De BELRONDE.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc de ſi plaiſant à cela ?

M. DU MORBOIS.

Oh ! c'eſt une hiſtoire délicieuſe ! (*Il rit*). Je ne te croyois pas ſi dupe.

M. DE BELRONDE.

Je crois que tu es devenu fou !

M. DU MORBOIS.

Non : tu en rirois autant que moi, ſi cela étoit arrivé à un autre.

M. DE BELRONDE.

Mais quoi ?

M. DU MORBOIS.

Le docteur a tout conté chez Mme. de Lendort, où j'étois, & où il devoit dîner.

M. DE BELRONDE.

Quoi, que j'étois malade ?

M. DU MORBOIS, *riant.*

Oui, que tu étois malade ! Il ne

t'a pas nommé : mais il a dit qu'il avoit été prié de manger sa part d'une poule de mer & d'un guignard ; mais qu'ayant eu envie de les manger tout seul, il avoit fait accroire à celui qui l'en prioit, qu'il étoit malade ; qu'il lui avoit ordonné de l'eau de poulet, & de la diete, pendant qu'il alloit bien dîner à ses dépens. Ah ! ah ! ah ! l'aventure est charmante ! (*Il rit très-fort*).

M. De Belronde, *se levant avec vivacité.*

Comment, je serois sa dupe ?

M. Du Morbois.

Ah, je t'en réponds ! Je viens de le voir entrer chez Mme. de Lendort, où il avoit promis de revenir à l'entremets. (*Il rit*).

M. De Belronde.

Parbleu, voilà un grand fripon !

M. Du Morbois.

Tu es bien heureux d'en être quitte à si bon marché.

M. De Belronde.

Mais c'est que je meurs de faim.

M. Du Morbois.

Je le crois.

La France.

Monsieur, je vous le disois bien; qu'il falloit toujours manger.

M. De Belronde.

Allons, qu'on me mette des côtelettes, tout ce qu'on trouvera.

La France.

St. Jean, allez vite. (*St. Jean sort*).

M. Du Morbois.

Tu ne trouves pas l'histoire bonne;

mais conviens pourtant qu'elle est bien plaiſante.

M. De BELRONDE.

Je n'en reviens pas !

M. Du MORBOIS.

Allons, habille-toi en attendant ton dîner.

M. De BELRONDE.

Je te demande le ſecret.

M. Du MORBOIS, *riant.*

Oui, oui.

M. De BELRONDE.

Ne me nomme pas.

M. Du MORBOIS.

Mais, c'eſt qu'une hiſtoire ne vaut rien, quand on ne dit pas les noms.

M. De BELRONDE.

Tu es bien heureux! Tu ris de tout.

Allons, viens avec moi ; je vais m'habiller.

M. Du Morbois.

Mon Dieu, la bonne histoire ! (*Il s'en va en riant*).

FIN.

IL NE FAUT PAS CONDAMNER
LES GENS SANS LES ENTENDRE;
OU
LA STATUE.
PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

La COMTESSE De MIREVAL.

Mlle. De RICHEVIERE, *niece de la Comtesse.*

Le MARQUIS De BRECY.

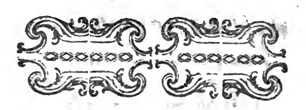
Le BARON De FONPRÉ.

Le CHEVALIER De CLAIRE-FOND.

Un LAQUAIS.

La Scene est à Auteuil, dans le bosquet neuf du jardin du Marquis de Brecy.

La



LA STATUE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

Le MARQUIS.

Le Baron me ſuivoit ; qu'eſt-il devenu ? Mon cœur a beſoin d'un ami, pour ſoulager la douleur qui m'accable ; s'y refuſeroit-il ? Non, je le vois ; j'ai tort de l'accuſer. Le malheur nous rend ſouvent injuſtes & coupables.



SCENE II.

Le MARQUIS, Le BARON.

Le BARON.

Eh bien, Marquis, me confierez-vous enfin le ſujet de votre triſteſſe ?

Le MARQUIS.

Oui, mon cher Baron, à l'inſtant même; ce qui m'a fait deſirer de vous parler ici, c'eſt que je veux vous y montrer le ſeul objet de conſolation qui me reſte.

Le BARON.

Ici, un objet de conſolation ?

Le MARQUIS.

Ou de regrets, n'importe; écoutez-moi. Vous ſavez que je devois épouſer la Comteſſe à mon retour de Touraine,

où je l'ai connue. Quel heureux tems ! Elle m'aimoit alors ; du moins je le croyois !

Le BARON.

Qui peut vous faire imaginer qu'elle ait pu changer ?

Le MARQUIS.

Tout, Baron. Que je regrette l'heureux séjour de la province ! On est aimé sans distraction. Sûr d'occuper entiérement l'objet qu'on aime, que faut-il de plus ?

Le BARON.

Quoique la Comtesse y soit née, en vous épousant, elle ne pouvoit y demeurer long-tems.

Le MARQUIS.

Ah ! sans l'état de ma mere, qui ne lui permet pas de quitter ce lieu ci, je n'aurois pas été pressé de l'amener à Paris. J'espérois qu'ayant sa niece avec elle en y arrivant, que demeurant avec ma

mere & à Auteuil, ce seroit la même chose que lorsque nous étions en province.

Le BARON.

Eh bien ?

Le MARQUIS.

Je n'avois pas pensé que demeurer à Auteuil c'est être à Paris.

Le BARON.

C'est là ce qui vous fait retarder votre mariage ?

Le MARQUIS.

Sans doute. La Comtesse a desiré de voir Paris ; le goût de la dissipation s'est emparé d'elle ; l'exemple, les airs l'ont entraînée ; les plaisirs, les diverses connoissances, tout a contribué à la distraire de l'amour que je croyois qu'elle avoit pour moi.

Le BARON.

Ne la suiviez-vous pas dans ces différens amusemens ?

Le MARQUIS.

Oui, mais semblable à l'homme qui donne le bras à une femme au bal, c'étoit moi dont elle étoit le moins occupée : témoin de toutes les agaceries qu'elle faisoit, de ce desir de plaire à la multitude, mon cœur sans cesse déchiré ne put soutenir de la suivre en étant ainsi oublié ; & j'ai voulu laisser passer les premiers momens d'ivresse où tant d'objets nouveaux l'avoient plongée.

Le BARON.

Sans lui faire aucun reproche de cette espece d'oubli ?

Le MARQUIS.

Les reproches ne ramenent point un cœur : ils font craindre à une femme, qu'on ne veuille attenter à sa liberté ; & ils finissent par l'aigrir & par l'éloigner.

Le BARON.

Elle est peut-être piquée de votre

froideur, du peu d'empressement que vous montrez de l'épouser, ne l'ayant amenée à Paris que dans ce dessein ?

Le Marquis.

Bien loin de pouvoir m'en flatter, je ne lis plus que de l'indifférence dans ses yeux.

Le Baron.

Et dans les vôtres, y voit-elle la même vivacité ?

Le Marquis.

Cherche-t-elle seulement à pénétrer ce qui se passe dans mon ame ?

Le Baron.

Au lieu de vous livrer à la douleur, que ne lui parlez-vous ? Le manque de confiance éloigne souvent des cœurs faits pour s'aimer toujours. Permettez-moi de vous servir ; je veux...

Le MARQUIS.

Non, mon cher Baron, il feroit inutile. Cette froideur encore n'eſt pas le ſeul reproche que je puiſſe faire à la Comteſſe.

Le BARON.

Comment ?

Le MARQUIS.

Un goût nouveau m'a entiérement banni de ſon cœur. Le Chevalier s'eſt occupé de lui plaire, & il n'y a que trop réuſſi.

Le BARON.

Vous verrez que c'eſt encore une autre erreur.

Le MARQUIS.

Mon malheur ne me permet pas d'en douter ; un cœur qui ſait aimer connoît facilement quand il a un rival qu'on lui préfere.

Le BARON.

Les amans ſont ſouvent injuſtes lorſqu'ils ſont jaloux. Mais quel eſt donc votre eſpoir ?

Le MARQUIS.

Hélas, aucun !

Le BARON.

Et cet objet de conſolation que vous devez goûter ici, quel eſt-il ? Vous propoſez-vous de devenir infidele, avec tant d'amour ?

Le MARQUIS.

J'en ſuis bien éloigné. Je ne veux jamais ceſſer d'aimer la Comteſſe, je veux ici la regretter toujours, & y adorer ſon image, que moi ſeul y verrai.

Le BARON.

Je ne vous comprends point.

Le MARQUIS.

Je vais vous expliquer ce myſtere.

Ceci vous paroîtra un peu romanéſque; mais n'importe. Ce boſquet, caché dans l'épaiſſeur de ce bois, vient d'être fini depuis huit jours : je l'avois conſacré à la Comteſſe; je comptois l'y amener le lendemain de mon mariage, & l'y ſurprendre agréablement, en lui faiſant voir une ſtatue qui la repréſente. Malheureuſement, hélas ! ce n'eſt plus le tems de penſer à faire cette galanterie ! J'ai fait cacher cette figure derriere ce treillage, qui ſe ſépare & la laiſſe voir quand je veux, en pouſſant un ſimple reſſort. Voilà, mon ami, la divinité que je veux adorer le reſte de ma vie.

Le BARON.

C'eſt un délire que ce projet; je veux abſolument vous en guérir, &...

Le MARQUIS.

J'entends quelqu'un; c'eſt la voix de la Comteſſe & celle de ſa niece. Comment ont-elles pu pénétrer juſqu'ici ? Tâchez de le découvrir; je m'enfuis; reſtez un

moment avec elles, & revenez me trouver. Nous choisirons le tems où elles seront rentrées, pour revenir ici. (*Il s'échappe.*)

SCENE III.

La COMTESSE, Mlle. De RICHEVIERE, Le BARON.

La COMTESSE.

Ah, M. le Baron! vous connoissez ce bosquet que le Marquis vient de faire faire, & qu'il nous cachoit?

Le BARON.

Madame, je le vois pour la premiere fois.

La COMTESSE.

Le hasard me l'a fait découvrir. Je cherchois un endroit écarté pour causer avec ma niece, & je ne croyois pas en

trouver un aussi agréable. Mais vous étiez avec le Marquis ?

Le BARON.

Oui, Madame.

La COMTESSE.

Que faisiez-vous donc ici ? Il vous montroit son ouvrage apparemment ?

Le BARON.

Il est vrai; mais vous avez affaire avec Mademoiselle, ainsi .... (*Il s'en va*).

La COMTESSE.

Nous vous reverrons ; vous ne retournez pas aujourd'hui à Paris ?

Le BARON.

Non, Madame, je n'irai que demain.



SCENE IV.

La COMTESSE, Mlle. De RICHEVIERE.

La COMTESSE.

Il m'évite ; il connoît ſans doute l'infidélité du Marquis ; & il peut l'approuver !

Mlle. De RICHEVIERE.

Mais le Marquis vous aimoit ſi ſincérement Comment pouvez-vous le ſoupçonner d'infidélité ? Ah, ma tante ! je mourrois plutôt que d'avoir un pareil ſoupçon ſur l'amour que le Chevalier a pour moi.

La COMTESSE.

Vous êtes bien jeune, ma niece ; & vous ne connoiſſez pas encore les hommes.

Mlle. De RICHEVIERE.

S'il y en a de perfides, je jurerois bien que le Chevalier ne sera jamais de ce nombre-là.

La COMTESSE.

J'approuve cette façon de penser; il faut estimer ce qu'on aime. Voilà comme je croyois que je serois toujours avec le Marquis, avant de venir à Paris. J'ai vu naître sa froideur, j'ai cru la pouvoir ranimer par la jalousie. Il ignore que le Chevalier doit vous épouser; en essayant de le faire paroître amoureux de moi, j'ai eu la douleur de voir le Marquis insensible à cette épreuve; non, il ne m'aime plus!

Mlle. De RICHEVIERE.

Peut-être craint-il de vous offenser, en vous montrant de la jalousie. Cessez cette feinte, puisqu'elle est inutile.

La COMTESSE.

Elle ne durera pas long-tems, ma-

chere niece ; je ſuis même fâchée d'avoir retardé pour cela votre bonheur ; dès ce jour même, je vais tout réparer.

Mlle De Richeviere.

Quoi, dès ce jour ? Ah, ma chere tante !... Mais ſi vous n'êtes pas heureuſe, il manquera toujours quelque choſe à la ſatisfaction que je vais goûter.

La Comtesse.

Ce ſentiment prouve bien votre tendreſſe pour moi, & me la rend plus chere à chaque inſtant. Apprenez donc tout ce que je redoute. Je me promenois avant-hier ſeule & fort tard ; je m'égarai en rêvant à la froideur du Marquis. Il faiſoit clair de lune ; le haſard m'amena proche de ce boſquet. J'entendis parler, c'étoit lui : il ſe plaignoit. Je m'avançai ſans bruit & j'écoutai.

Mlle. De Richeviere.

O ciel ! avec qui étoit-il ? Je frémis pour vous !

La COMTESSE.

Il étoit ſeul.

Mlle. De RICHEVIERE.

Et il parloit ? Vous n'avez ſûrement pas vu à qui ?

La COMTESSE.

Il étoit ſeul, vous dis-je. Il adreſſoit des plaintes entre-coupées de ſoupirs, à une ſtatue qu'il accuſoit d'ingratitude. Voilà ſouvent comme les hommes abandonnent qui les aime, pour vouloir être aimés de qui les délaiſſe.

Mlle. De RICHEVIERE.

Il parloit à une ſtatue ! ici ?

La COMTESSE.

Ici.

Mlle. De RICHEVIERE.

Mais il n'y en a point.

La COMTESSE.

Il y en a sûrement une que nous ne voyons pas.

Mlle. De RICHEVIERE.

Parler à une statue ! Ma tante, vous vous moquez de moi. Que peut-on lui dire ?

La COMTESSE.

Ah, ma niece ! il lui disoit qu'il l'adoreroit toujours.

Mlle. De RICHEVIERE.

Je crains en vérité que la tête ne lui ait tourné. Cela est effrayant au moins ; & je ne vois pas pourquoi vous seriez jalouse de cette statue.

La COMTESSE.

Je vais vous l'apprendre. Avant de m'aimer ; le Marquis aimoit la marquise de Vermont ; il en étoit aimé : mais la fortune de la Marquise étant réduite à rien, ses parens la forcerent d'épouser

Vermont, qui eſt très-riche. Il y avoit dix ans qu'elle étoit mariée, lorſque je connus le marquis; il la regrettoit toujours auſſi vivement. Un cœur ſi tendre me parut eſtimable ; je deſirai de pouvoir le conſoler ; j'y parvins, & je l'aimai comme je l'aime encore. Si cette ſtatue étoit celle de la Marquiſe, ſi c'eſt cet amour qui s'eſt ranimé, j'en mourrai de douleur.

Mlle. De Richeviere.

Mais, où eſt-elle ? Cherchons. (*Elle regarde de tous côtés.*) Je ne vois rien.

La Comtesse.

Elle ne ſauroit paroître, ſans ſavoir le ſecret qui peut ouvrir ce qui nous la cache ; mais à force d'argent, l'ouvrier qui l'a faite, m'a donné ce ſecret. Je l'ai ici. (*Elle tire un papier.*)

Mlle. De Richeviere.

Voyons promptement.

La COMTESSE, *montrant fur fon papier.*

Voici le treillage comme il eft fait. Lifons. » En pouffant le bouton A, la » niche s'ouvre ; en pouffant le bou» ton B, elle fe referme.

Mlle. De RICHEVIERE

Ah, ma tante ! que ce foit moi, je vous prie. (*Elle va pouffer un bouton*). Eh bien, la niche ne s'ouvre pas.

La COMTESSE.

C'eft que c'eft l'autre bouton fans doute; effayons. (*Le treillage s'ouvre, & l'on voit une ftatue de femme*).

Mlle. De RICHEVIERE, *avec joie.*

Ah, ma tante, que vois-je !

La COMTESSE.

Quoi donc ?

Mlle. De RICHEVIERE.

C'eft vous-même.

La COMTESSE.

Moi ?

Mlle. De RICHEVIERE.

Oui, examinez bien, ce ſont tous vos traits. Il vous aime toujours ! (*Elle embraſſe la Comteſſe*).

La COMTESSE.

J'ai peine à retenir l'excès de ma joie !

Mlle. De RICHEVIERE, *la ſoutenant.*

Ah, jouiſſez de tout votre bonheur !

La COMTESSE.

C'étoit donc à moi qu'il parloit, qu'il adreſſoit des plaintes ſi tendres !

Mlle. De RICHEVIERE.

Et vous le croyiez ingrat ! Vous voyez bien, ma tante, qu'il ne faut pas ſoupçonner légérement ſon amant d'être infidele.

La COMTESSE.

Oui, ma chere niece, vous avez raison. (*Elle rêve*).

Mlle. De RICHEVIERE.

A quoi penſez-vous donc ?

La COMTESSE.

Il me vient une idée.... Oui.

Mlle. De RICHEVIERE.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

La COMTESSE.

Je dois récompenſer le Marquis de tous les maux que je lui ai cauſés.

Mlle. De RICHEVIERE.

Oh ! pour cela, oui.

La COMTESSE.

Je gagerois qu'il étoit ici avec le Baron, pour lui faire voir cette ſtatue.

Mlle. De RICHEVIERE.

J'en jurerois, moi.

La COMTESSE.

Nous allons refermer ce treillage.

Mlle. De RICHEVIERE.

Oui, oui, venez. (*Elles ferment le treillage*).

La COMTESSE.

Je pourrai pénétrer à travers la charmille qui eſt derriere la figure, me mettre à ſa place ; & quand le Marquis reviendra pour la montrer au Baron, ce ſera moi qu'il trouvera.

Mlle. De RICHEVIERE.

Ah, ma tante ! c'eſt l'amour même qui vous inſpire.

La COMTESSE.

Ma robe eſt blanche, une gaze, un voile.... Julie m'ajuſtera tout cela à

merveille, pour qu'au premier coup-d'œil il s'y méprenne un inſtant.

Mlle. De RICHEVIERE.

Qu'il ſera délicieux pour lui cet inſtant !

La COMTESSE.

Reſtez ici pour l'empêcher, ainſi que le Baron, d'approcher avant que j'aie pu me placer.

Mlle. De RICHEVIERE.

Je ne demande pas mieux.

La COMTESSE.

Aſſeyez-vous ſur ce banc, & faites ſemblant de lire. Avez-vous un livre ?

Mlle. De RICHEVIERE.

Ma tante, voilà le Chevalier.

La COMTESSE, *ſouriant.*

J'entends, vous n'aurez pas beſoin de livre, n'eſt-ce pas ?

Mlle. De RICHEVIERE.

Si vous permettez...

La COMTESSE.

Quand le Marquis & le Baron viendront, vous ne vous en irez que lorſque je vous enverrai dire de me venir parler.

Mlle. De RICHEVIERE.

Je n'ai point d'autre affaire; je vous réponds.

La COMTESSE.

Ne dites rien au Chevalier de mon projet; ſa vivacité, ſa joie pourroient le déranger.

Mlle. De RICHEVIERE.

Ne craignez rien.

La COMTESSE.

La contrainte ne ſera pas longue.

SCENE V.

La COMTESSE, Mlle. De RICHEVIERE, Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

Mr. le Chevalier, j'ai une affaire qui ne me permet pas de rester ici : mais je vous y laisse en bonne compagnie; vous n'avez pas, je crois, à vous plaindre de ma confiance en vous.

Le CHEVALIER.

Non, Madame; mais j'ai à me plaindre du retard que vous apportez à mon mariage. Je suis très-aise de vous servir; mais il est cruel que ce soit un ingrat qui empêche l'amant tendre & constant d'être heureux.

La COMTESSE.

Ne voyez-vous pas autant que vous le

lè voulez ce que vous aimez? Ce n'eſt pas une ſituation ſi fâcheuſe; & vous pourriez être plus malheureux.

Le CHEVALIER.

Il eſt vrai; mais que vous ſert de me faire jouer un perſonnage comme celui que je fais auprès de vous, quand le Marquis ne montre pas la moindre jalouſie?

La COMTESSE.

Elle eſt peut-être ſur le point d'éclore.

Le CHEVALIER.

Ah! Madame, je ne vous comprends point; je vois regner ſur votre viſage une eſpece de ſatisfaction...

La COMTESSE, *ſouriant.*

C'eſt ſans doute l'eſpoir qui renaît; que ſait-on? Adieu, Chevalier, je vous reverrai ici.

SCENE VI.

Mlle. De RICHEVIERE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Je ne comprends rien à tout ceci, Mademoiſelle. La Comteſſe n'eſt point comme à l'ordinaire; vous-même ne ſemblez plus partager mon impatience; qu'eſt-ce que cela veut dire? Que dois-je craindre ou eſpérer?

Mlle. De RICHEVIERE.

Le retard ne doit vous faire rien craindre.

Le CHEVALIER.

Ah! quand on aime bien vivement, tout doit alarmer.

Mlle. De RICHEVIERE.

Non: tout au contraire, on doit jouir

de ſon bonheur ; ſur-tout lorſque l'on eſt ſûr d'être aimé.

Le CHEVALIER.

Mais ne peut-il pas échapper ce bonheur, lorſqu'on le craint le moins ? Votre tranquillité n'eſt-elle pas déſeſpérante ? Vous n'êtes pas aujourd'hui comme je vous ai vue juſqu'à préſent. Loin de partager ma peine...

Mlle. De RICHEVIERE.

Quelle peine voulez-vous que j'aie ? Vous m'aimez ; que me faut-il de plus ?

Le CHEVALIER.

Aimer autant que je vous aime.

Mlle. De RICHEVIERE.

Et qui vous dit que je ſois changée ? Je connois votre cœur ; qui pourroit m'alarmer ?

Le CHEVALIER.

Je m'y perds... Ah ! ſi je ſuis injuſte,

pardonnez à l'amour le plus tendre qui fut jamais !

Mlle. De RICHEVIERE, *soupirant.*

Ah !

Le CHEVALIER.

Vous soupirez ?

Mlle. De RICHEVIERE (*à part*).

Si je pouvois lui dire...

Le CHEVALIER.

Vous parlez bas.

Mlle. De RICHEVIERE.

Tenez... Ce soir je vous dirai...

Le CHEVALIER.

Quoi ?

Mlle. De RICHEVIERE.

Oui, vous le saurez.

Le CHEVALIER.

Vous augmentez mon inquiétude.

Mlle. De RICHEVIERE.

Calmez-vous ; je vous réponds qu'il ne peut nous arriver rien que d'heureux.

Le CHEVALIER.

Vous me trompez peut-être...

Mlle. De RICHEVIERE.

Non, je vous le jure ; je ne fais point feindre, & ce foupçon m'offenfe.

Le CHÉVALIER, *piqué.*

Je fuis injufte ; je le fens, je me tairai. Vous avez des fecrets pour moi, quand jufqu'au moindre mouvement de mon cœur vous eft connu. Où regne l'amour, la confiance doit auffi regner ; mais...

Mlle. De RICHEVIERE.

Je ne vous aime pas ? Achevez ; le penfez-vous ?

Le Chevalier.

Comment voulez-vous que je croie ...

Mlle. De Richeviere, *piquée.*

Je ne veux rien, Monſieur.

Le Chevalier, *à genoux.*

O ciel! que je meure à vos pieds, ſi j'ai pu vous accuſer...

Mlle. De Richeviere.

Douter de mon cœur! & dans quel inſtant!

Le Chevalier.

Voyez mon repentir; je conſens à vous perdre pour toujours, ſi j'ai jamais d'autres volontés que les vôtres.

Mlle. De Richeviere.

Si votre bonheur & le mien ne dépendoient pas du ſecret que je vous fais, pourrois-je me taire?

Le CHEVALIER.

Ah, vous me raviſſez ! (*Il ſe releve & lui baiſe la main*).

Mlle. De RICHEVIERE.

J'entends quelqu'un.

Le CHEVALIER.

C'eſt le Baron & le Marquis.

SCENE VII.

Mlle. De RICHEVIERE, Le CHEVALIER, Le MARQUIS, Le BARON.

Le MARQUIS, *au Baron.*

Retirons-nous ; la Comteſſe eſt peut-être près d'ici.

Le BARON.

Je vais le ſavoir. (*Ils avancent*).

M. le Chevalier, je vous croyois ici avec Mme. la Comteſſe.

Le Chevalier.

Vous voyez que non; une affaire l'a fait rentrer chez elle.

Mlle. De Richeviere.

Oui, ſans quoi nous y ſerions; mais elle nous a promis de nous faire avertir quand elle ſeroit libre.

Le Baron.

Voici un de ſes gens.



SCENE VIII.

Mlle. De RICHEVIERE, Le CHEVALIER, Le MARQUIS, Le BARON, Un LAQUAIS.

Mlle. De RICHEVIERE, *au Laquais.*

Ma tante me demande ?

LE LAQUAIS.

Oui, Mademoiselle.

Mlle. De RICHEVIERE.

J'y vais. Venez-vous, M. le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Sûrement; je ne vous quitte pas.

SCENE IX.

Le MARQUIS, Le BARON.

Le MARQUIS.

Il ne la quitte pas ! Non, pour la suivre chez la Comtesse. Ai-je tort d'être jaloux ?

Le BARON.

Oui; car si la Comtesse aimoit le Chevalier, l'auroit-elle laissé ici tête-à-tête avec sa niece ?

Le MARQUIS.

Mais s'il étoit possible qu'elle m'aimât encore, verroit-elle ma froideur sans inquiétude ? Pourquoi écouter le Chevalier avec tant de complaisance ? Tout ce qu'il fait la charme ; elle ne cesse de le louer, & en ma présence.

Le BARON.

Ce feroit là ce qui me feroit croire ...

Le MARQUIS.

Qu'elle ne l'aime pas ?

Le BARON.

Sans doute ; fans cela elle y mettroit plus de myftere.

Le MARQUIS.

Elle croit peut-être que j'ai ceffé de l'aimer, & elle fe venge. Ma fituation eft affreufe : j'en mourrai ; mais c'eft ici que je veux expirer.

Le BARON.

Quel délire !

Le MARQUIS.

Oui, viens, regarde cette image que j'adore. (*Il ouvre le treillage, & l'on voit la Comteffe à la place de la ftatue*).

SCENE X.

La COMTESSE, Le MARQUIS, Le BARON.

Le BARON.

Ah, c'eſt elle-même ! Eh bien ! tombe à ſes pieds.

Le MARQUIS.

Que vois-je ?

La COMTESSE.

Celle qui n'a jamais ceſſé de vous aimer, & qui vous aimera toujours.

Le MARQUIS.

N'eſt-ce point un ſonge ?

La COMTESSE.

Non, Marquis. Quand c'eſt parce que

l'amour eſt extrême qu'il peut offenſer il mérite d'être excuſé.

Le MARQUIS.

Je meurs de joie & de regret !

La COMTESSE.

Au ſein de la conſtance, comment pouvions-nous nous ſoupçonner d'infidélité !

Le MARQUIS.

Je ne le comprendrai jamais.

SCENE XI.

La COMTESSE, Mlle. De RICHEVIERE, Le MARQUIS, Le CHEVALIER, Le BARON.

La COMTESSE.

Tenez, Marquis, voilà l'objet de votre jaloufie; voilà le Chevalier, dont vous avez retardé, fans le favoir, le mariage avec ma niece.

Le MARQUIS.

Quoi, il l'époufe ?

La COMTESSE.

Oui, dès demain.

Le MARQUIS.

Que de torts j'ai à réparer ! & qu'ils doivent tous deux m'en vouloir !

Mlle. De RICHEVIERE.

Vous allez faire le bonheur de ma tante ; le nôtre le suivra ; nous n'avons rien à vous reprocher.

FIN.

AVEC LES HONNÊTES GENS,

IL N'Y A RIEN A PERDRE,

OU LE

BIENFAIT RÉCOMPENSÉ.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

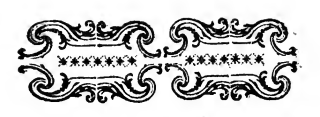
EUGÉNIE DELBIEU.

ANGÉLIQUE, *Niece d'Eugénie.*

M. DUBREUIL.

Mme. ROBERT, *Hôtesse.*

La Scene est à Paris, dans la maison de Mme. Robert.



LE BIENFAIT

RÉCOMPENSÉ.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre représente l'appartement d'Eugénie.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, ANGÉLIQUE.

Angélique est sur le devant du Théatre à une table, occupée à peindre des papiers d'éventail ; Eugénie un peu plus loin travaille à un ouvrage de broderie.

EUGÉNIE.

Angélique !

ANGÉLIQUE, *toujours travaillant.*

Ma tante.

EUGÉNIE.

Je vous ai déjà priée de quitter votre ouvrage.

ANGÉLIQUE.

J'ai fini dans l'inſtant, ma tante.

EUGÉNIE.

Vous m'affligez, Angélique ; ſi j'avois quelque pouvoir ſur vous, vous auriez abandonné un genre de travail qui eſt nuiſible à votre ſanté.

ANGÉLIQUE.

Hé, ma tante ! tandis que vous prodiguez la vôtre, il me ſiéroit bien d'affecter de la délicateſſe.

EUGÉNIE.

Vous n'êtes pas raiſonnable, Angé-

lique ; vous ſavez que l'on vous a menacée de perdre la vue de bonne heure ſi vous continuiez de vous occuper de la peinture.

ANGÉLIQUE, *d'un ton de badinage.*

Eh bien, ma tante ! puis-je mieux employer que pour vous le tems qui me reſte à la conſerver.

EUGÉNIE.

Sérieuſement, Angélique, vous me faites de la peine.

ANGÉLIQUE.

Ce n'eſt pas mon intention, ma chere tante ; mais puiſque vous me l'ordonnez, je vais ceſſer ; je vous demande ſeulement la permiſſion d'achever ce que j'ai commencé, & que j'ai promis de rendre dans la matinée.

EUGÉNIE.

Oh ! je me doutois bien que vous n'auriez pas la complaiſance toute entiere.

ANGÉLIQUE.

Tenez, ma tante; je vous avouerai que j'ai un goût particulier pour la peinture.

EUGÉNIE, *la regarde tendrement.*

Vous ne me dites pas tous vos motifs, Angélique; mais il y a long-tems que je les devine.

ANGÉLIQUE.

Moi, ma tante! je vous assure que je n'ai rien de caché pour vous, je vous l'assure.

EUGÉNIE.

Eh bien! je parie que le prix que vous retirez de ces sortes d'ouvrages...

ANGÉLIQUE.

Quand cela seroit? N'est-il pas juste que je fasse mes efforts pour soulager une tante à qui je dois tout, qui me tient lieu de mere, qui, dans des tems

plus heureux, n'a rien épargné pour me donner une éducation au dessus de mon état ?

EUGÉNIE.

Ne parlons pas de ce que j'ai fait pour vous, ma chere Angélique, j'ai dû le faire, & j'en suis plus que récompensée par la maniere dont vous en avez profité.... Depuis quand êtes-vous à l'ouvrage?

ANGÉLIQUE.

Je ne saurois trop vous le dire. — Vous avez toujours pris plaisir à faire des heureux de tout ce qui vous environnoit. Contez-moi un peu l'histoire de ce petit mendiant à qui vous donnâtes deux louis pour faire un petit commerce, dont il vous montra un plan si bien raisonné qu'il vous parut d'une maniere supérieure à son âge.

EUGÉNIE.

Vous ne voulez pas que je vous querelle comme vous le méritez, méchante que vous êtes !

ANGÉLIQUE, *ſouriant.*

Oh ! pardonnez-moi, ma tante ; mais commencez par l'hiſtoire du petit mendiant, vous me gronderez après ſi vous voulez.

EUGÉNIE.

Je vous l'ai déjà racontée pluſieurs fois.

ANGÉLIQUE.

N'importe ; j'entends toujours avec un nouveau plaiſir, des traits auſſi honorables pour l'humanité. N'eſt-ce pas Jacquot que s'appelloit le petit bon-homme ?

EUGÉNIE.

Oui, ſon pere colportoit des clincailleries ; le vin & la débauche le réduiſirent à la derniere miſere ; enfin, il eſt mort laiſſant quatre enfans en très-bas âge & ſans aucune reſſource. Le petit Jacquot étoit le plus jeune, il avoit alors huit à dix ans.

AGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *toujours peignant.*

Pauvre petit malheureux !

EUGÉNIE, *travaillant aussi par intervalles.*

J'aimois beaucoup cet enfant qui venoit souvent chez Mme. la marquise de Fonrose m'offrir des épingles, des aiguilles & d'autres bagatelles. J'achetois toujours quelque chose; je prenois un singulier plaisir à le faire causer; je l'entretenois de son commerce, & j'étois dans l'admiration de son intelligence, de la précision & de la sagesse qu'il mettoit dans ses petits projets.

ANGÉLIQUE.

Un enfant de dix ans! Rien n'est plus étonnant.

EUGÉNIE.

Un jour, on m'amene le petit Jacquot; je le vois entrer tout en pleurs; il n'avoit plus sa petite boutique; son

pere étoit mort, toutes ses marchandises avoient été saisies, & sa famille étoit dispersée. J'eus d'abord beaucoup de peine à tirer de lui une parole.

ANGÉLIQUE.

Eh! mon Dieu!

EUGÉNIE.

Lorsqu'il eût bien soulagé son cœur à force de pleurer: ah! Mademoiselle, me dit-il, le bon Dieu me punit parce que j'ai été trop envieux! Je voulois faire mieux que les autres, & gagner plus qu'eux; & voilà qu'il m'ôte mon pere & toutes mes espérances, de façon qu'il faudra me résoudre à mendier toute ma vie, ou à mourir de faim. Comment, Jacquot, mon ami, ai-je interrompu, est-ce qu'il faut se méfier de la Providence? Oh! non, Mademoiselle, me dit ce pauvre enfant, mais c'est que je suis bien malheureux, & il se remit à pleurer de toutes ses forces.

ANGÉLIQUE.

Pauvre petit Jacquot ! Je l'aime de tout mon cœur.

EUGÉNIE.

Rien, en vérité, n'étoit plus touchant. Joignez à cela une petite figure aimable, intéressante ; un air de sensibilité à ses maux qui passoit de beaucoup son âge. Je ne pus résister ; j'embrassai ce petit malheureux, je le remis sur ses projets de commerce, & je lui demandai combien il lui faudroit pour les mettre à exécution. L'excès de sa surprise l'empêcha long-tems de me répondre. Oh ! Mademoiselle, vous vous moquez... du pauvre Jacquot... Voilà tout ce que je pus d'abord tirer de lui.

ANGÉLIQUE.

Enfin, il accepta vos offres.

EUGÉNIE.

Oui ; après les lui avoir renouvellées plusieurs fois, l'avoir assuré le

mieux que j'ai pu de mes diſpoſitions pour lui, il s'eſt retiré en me diſant que j'aurois bientôt de ſes nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ?

EUGÉNIE.

Il eſt revenu environ deux heures après ; Mademoiſelle, me dit-il en me préſentant un papier, j'ai exécuté vos ordres ; voilà le détail des marchandiſes que l'on veut bien me confier ; mais il faut que j'en paie la moitié comptant. Et avec quoi ? Hélas ! ne vous inquietez pas, mon cher ami, lui répondis-je, c'eſt deux louis qui finiront vos petites affaires ; tenez, les voilà. Il devint immobile, lorſqu'il me vit tirer cet argent de ma bourſe ; ſes yeux étoient fixés deſſus, il ne pouvoit parler. Eh bien ! prenez donc, mon ami Jacquot. — Moi, Mademoiſelle ! Eh ! bon Dieu, qui ſait ſi je pourrois vous les rendre. Oh ! non, Mademoiſelle, je voudrois en être ſûr, mais je ne le

ſuis pas. Qui vous parle de me rendre cet argent, mon cher Jacquot, lui dis-je? Eh! Mademoiſelle, puis-je le prendre autrement? Ah! Jacquot, repliquai-je en ſouriant, j'aime votre délicateſſe; mais je vous avertis que je ſuis de moitié dans votre commerce, qu'avez-vous à dire? — Mademoi... ſelle... en vérité, & il ne faiſoit que balbutier. Enfin, je le déterminai à prendre les deux louis, ſous la condition qu'il exigea que la moitié de ſon bénéfice m'appartiendroit indépendamment de mon argent qu'il comptoit me rendre; & puis ce furent des pleurs de joie, des marques de reconnoiſſance, des bénédictions qui ne finiſſoient point.

ANGÉLIQUE.

Depuis vous n'en avez eu aucune nouvelle.

EUGÉNIE.

Quelques jours après, il me vint voir avec ſa petite pacotille, dont il fit l'inventaire devant moi avec complai-

ſance, & me dit qu'il partoit le lendemain pour courir le royaume; depuis je n'en ai pas entendu parler.

ANGÉLIQUE, *qui a achevé ſon ouvrage, ſerre ſes coûleurs, & nettoie ſes pinceaux.*

Il y a bien long-tems de cela ſans doute.

EUGÉNIE.

Oh oui ! il y a environ vingt ans. Il y en avoit à peu près quatre ou cinq que j'étois chez Mme. la marquiſe de Fonroſe; j'y ſuis reſtée vingt ans en y comprenant les dix années que j'ai employées à l'éducation de Mademoiſelle ſa fille, & cinq qu'il y a que j'en ſuis ſortie.

ANGÉLIQUE.

Education dont, par paranthefe, vous avez recueilli des fruits bien amers.

EUGÉNIE.

Oh ! ma chere Angélique, laiſſons

cela; j'ai fait mon devoir, tant pis pour ceux qui ont des reproches à se faire. Laiſſons-les à leur propre conſcience, ils ſeront aſſez tourmentés.

ANGÉLIQUE.

Cela eſt bien aiſé à dire, & vous voilà mal à votre aiſe pour vous être laiſſée fruſtrer du prix de votre travail.

EUGÉNIE, *avec gaieté.*

Eh! que veux-tu que je faſſe? Plaiderai-je avec Mlle. de Fonroſe.

ANGÉLIQUE.

Hum; que les ſcélérats ſont à craindre, ſur-tout quand ils ont pour eux les richeſſes & la qualité! J'aime à vous voir rire de tout ceci. Et quelle reſſource vous reſte-t-il?

EUGÉNIE.

Une, ma chere niece, qui ne me manquera jamais.

ANGÉLIQUE.

Et quelle est-elle ?

EUGÉNIE.

Votre amitié ; suis-je trop présomptueuse ?

Angélique, sans répondre, se jette au cou d'Eugénie & l'embrasse.

Oui, ma chere Angélique ; tant que je vous conserverai, je n'aurai rien à craindre ; si je vous perds, je n'ai plus rien au monde.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! ma chère tante, je donnerois ma vie pour vous voir heureuse ; mais, grace au ciel, tant que je vivrai, vous ne manquerez de rien. Voici de quoi payer notre impitoyable hôtesse : voyons, un, deux, &c. (*Elle compte en baissant la voix, les papiers d'éventail qu'elle a peints*). Bon ! c'est mon compte, je me flatte de ne pas rentrer sans avoir de l'argent.

EUGÉNIE.

A propos, j'ai à vous gronder : je parie que vous avez travaillé ce matin à la lumiere.

ANGÉLIQUE.

J'en ſuis bien fâchée, ma tante ; mais je n'ai pas le tems de vous répondre ; & tenez, j'apperçois Mme. Robert qui me preſſe d'aller chercher ſon argent. (*Elle ſort, Mme. Robert entre*).

SCENE II.

EUGÉNIE, Mme. ROBERT.

Mme. ROBERT.

Vot' ſervante, Mademoiſelle.

EUGÉNIE.

Qu'eſt-ce, Mme. Robert, vous ve-

nez chercher votre quartier sans doute ; vous l'aurez dans la journée.

Mme. ROBERT.

Vous me ferez plaisir, Mademoiselle ; mais je viens encore pour autre chose.

EUGÉNIE.

Qu'est-ce que c'est, Mme. Robert?

Mme. ROBERT.

Je viens vous avertir de chercher d'autres appartemens, j'ai loué les miens.

EUGÉNIE.

Comment, ma bonne? mais je n'ai point fini mon tems.

Mme. ROBERT.

Tant pis, Mademoiselle : mais je ne puis faire autrement, voyez-vous. Il se trouve un honnête marchand qui me donne deux louis de bénéfice ; deux louis, cela mérite des réflexions ;

on ne gagne pas tous les jours une pareille somme, & vous voyez que je ne puis faire autrement.

EUGÉNIE.

Votre honnête marchand fait, à mon avis, une chose fort malhonnête.

Mme. ROBERT.

Que voulez-vous; vous voyez bien toujours que ce n'est pas ma faute. J'étois assez contente; vous me payiez bien; pas trop pourtant, mais enfin cela venoit toujours, & au bout le bout. Je sais bien que vous ne pouviez pas mieux faire, & que ce n'étoit pas la bonne volonté qui vous manquoit, ma très-chere bonne demoiselle.

EUGÉNIE, *impatiemment.*

Finissez vos propos, ma bonne; ce que je vous dois d'hier, je vous le paierai aujourd'hui; du reste, je ne sortirai que quand le tems en sera venu.

Mme. ROBERT, *d'un ton aigre & criard.*

Diantre ; ſur quel ton vous le prenez ! Mais c'eſt que je ſuis trop bonne. Eh bien ! Mademoiſelle, vous ſortirez ; j'en jure, & dès demain encore ; j'ai été au conſeil ; il ſuffit ; je n'en dis pas davantage. Où ſont vos meubles qui puiſſent répondre de mon loyer, hein ? Je ne donnerois pas ſix francs de tout ce qui eſt dans votre chambre, & où irois-je prendre mon argent, ſi quelque beau matin vous veniez à mettre la clef ſous la porte ?

EUGÉNIE, *fondant en larmes.*

Ah, mon Dieu ! A quoi ſuis-je réduite ! Au nom de Dieu, Mme. Robert, laiſſez-moi tranquille. Nous verrons demain, j'en paſſerai par où il vous plaira.

Mme. ROBERT, *ſe radouciſſant.*

A la bonne heure ; voilà parler cela. Ce que je vous en ai dit n'eſt pas par

reproche au moins ; tout le monde ne peut pas être riche, je ne le sais que trop ; mais c'est qu'il faut que chacun fasse ses petites affaires. Et tenez, j'apperçois notre marchand, M. Dubreuil, qui vient voir sans doute ses appartemens.

SCENE III.

EUGÉNIE, Mme. ROBERT, M. DUBREUIL.

M. DUBREUIL *entre sur la scene d'un air rêveur sans appercevoir personne.*

Est-il possible que je ne puisse découvrir aucune trace de la personne que je cherche ?

Mme. ROBERT.

M. Dubreuil ! M. Dubreuil !

M. DUBREUIL (*toujours à part*).

Elle vit, m'a-t-on dit, malheureuse

& ignorée ; tandis que je jouis de tout son bien.

Mme. Robert.

M. Dubreuil.

M. Dubreuil.

Ah ! Mme. Robert, bonjour. (*Appercevant Eugénie, il veut se retirer*). Mademoiselle, pardon.

Mme Robert, *le retenant.*

Approchez, M. Dubreuil, approchez ? Vous venez voir vos appartemens, sans doute.

M. Dubreuil.

Oui, mais vous êtes en affaires avec Mademoiselle, j'attendrai que vous ayez fini.

Mme. Robert.

Point, point, M. Dubreuil. Tenez, voici ce que c'est, voyez.

M. DUBREUIL.

Mais ces appartemens-ci font occupés ; Mademoiſelle les quitte donc.

EUGÉNIE.

Monſieur, il le faut bien.

M. DUBREUIL (*à part*).

Voilà un ſon de voix, des traits qui ne me ſont point inconnus. (*Haut*). Comment, Mademoiſelle, il le faut ; je n'entends point vous déplacer.

EUGÉNIE.

C'eſt ce qui arrive, cependant.

M. DUBREUIL (*à part*).

Juſte ciel ! ne me trompé-je point ? ſeroit-ce Mlle. Eugénie Delbieu que je cherche depuis ſi long-tems ! (*Haut*). Non, Mademoiſelle ; ce n'eſt point mon intention. (*Il conſidere attentivement Eugénie*).

Mme. Robert.

Comment, Monſieur, eſt-ce que vous ne prendriez point mes appartemens ?

M. Dubreuil (*à part*).

C'eſt elle-même. Quel bonheur ! (*Haut*). Je ne dis pas cela, Mme. Robert. Laiſſez-moi, je vous prie, avec Mademoiſelle, je ferai en ſorte que tout ſe paſſe au contentement de tout le monde.

Mme. Robert, *ſortant*.

Arrangez-vous comme vous voudrez; mais notre marché tiendra.



SCENE IV.

EUGÉNIE, M. DUBREUIL.

M. DUBREUIL.

Vous me pardonnerez, Mademoiselle, le petit chagrin que je vous ai causé involontairement.

EUGÉNIE.

Ah ! Monsieur, je suis accoutumée aux peines.

M. DUBREUIL.

Tant pis, Mademoiselle, vous n'étiez pas faite pour en éprouver.

EUGÉNIE.

Mais, Monsieur, comme une autre; cependant je crois que peu de personnes en ont essuyés de plus sensibles.

M. Dubreuil.

Vous m'en voyez pénétré, Mademoiselle ; & c'est un malheur pour moi de ne les avoir pas prévenues.

Eugénie, *surprise.*

Vous m'étonnez, Monsieur. Pourquoi cet intérêt si vif ? je ne sais à quel titre j'ai mérité de vous une sensibilité aussi particuliere.

M. Dubreuil.

A un titre que vous ne désapprouverez pas, à la reconnoissance.

Eugénie.

Moi, Monsieur ! vous vous méprenez sûrement.

M. Dubreuil.

Je parle à Mademoiselle Eugénie Delbieu.

Eugénie.

C'est mon nom ; d'où le savez-vous ?

De la vie nous ne nous ſommes vus qu'aujourd'hui.

M. DUBREUIL.

Vous ne me remettez point? Mes traits, il eſt vrai, ſont bien changés depuis vingt ans que j'avois le bonheur de vous voir aſſez fréquemment.., preſque tous les jours.

EUGÉNIE.

Moi, Monſieur?

M. DUBREUIL.

Vous-même, Mademoiſelle. Chez Mme. la marquiſe de Fonroſe.

EUGÉNIE.

Plus je vous examine, moins je me rappelle...

M. DUBREUIL.

Cela ſe peut, Mademoiſelle, il eſt cependant très-vrai que nous nous ſommes vus autrefois, & que je vous ai

des obligations effentielles dont je ne perdrai jamais le fouvenir.

EUGÉNIE.

Je vous affure pour la derniere fois, Monfieur, que vous êtes dans l'erreur. Je ne vous connois point, je ne vous ai point obligé. De ma vie je n'ai fu rencontrer que des ingrats.

M. DUBREUIL.

Dieu me préferve d'être de ce nombre! Pardon, Mademoifelle, fi j'infifte. Permettez-moi quelques mots qui vont vous mettre fur la voie. Vous fouvenez-vous d'un certain petit Jacquot à qui vous prêtâtes deux louis pour l'aider dans fon commerce.

EUGÉNIE *le confidere avec attention.*

Parfaitement.

M. DUBREUIL.

Eh bien! vous le voyez devant vous.

EUGÉNIE.

Est-il possible?

M. DUBREUIL.

Oui, généreuse bienfaitrice, je vous dois ma fortune, & je viens, suivant nos conditions, vous apporter la moitié qui vous appartient dans mes profits.

EUGÉNIE.

Quel événement!

M. DUBREUIL.

J'ai pour environ quarante mille francs de fonds, moitié en effets, moitié en marchandises. Voici dans ce portefeuille pour dix mille francs de papiers; nous partagerons les marchandises quand il vous plaira.

EUGÉNIE.

Je ne veux point de tout cela; vous vous moquez, je pense.

M. Dubreuil.

Tout cela eſt à vous, Mademoiſelle. Je ne fais que vous le reſtituer. J'ai joint le compte de notre ſociété ; j'eſpere que vous ne trouverez rien à redire à ſon exactitude.

Eugénie.

En vérité ; je ne ſais où j'en ſuis.

M. Dubreuil.

Il me reſte un regret bien vif : c'eſt d'apprendre que vous ayez été dans le beſoin, tandis que vos fonds étoient entre mes mains.

Eugénie.

Monſieur ! mon cher Jacquot ! je ne ſais comment vous nommer ; voilà un procédé bien noble & qui mérite toute mon admiration ; mais remportez tout cela, je ſerois indigne de vivre, ſi j'acceptois vos préſens.

M. DUBREUIL.

Ce ne ſont point des préſens, Mademoiſelle ; c'eſt votre bien que je vous rends. Mais j'ai pris la liberté de mettre à part quelques marchandiſes ; je me flatte que vous ne me ferez pas le chagrin de les refuſer.

EUGÉNIE.

Non, vous dis-je, Monſieur, je ne prendrai point tout cela, je ne veux point le prendre. Mon intention, en vous donnant les deux louis, étoit de vous en faire préſent ; ainſi vous voyez que la ſociété que votre généroſité imagine pour ſervir de voile à des dons qui dérangeroient vos affaires, eſt une véritable chimere. Reprenez vos effets, Monſieur, je ne les accepterai ſûrement jamais. Pour ne vous point déplaire, je choiſirai quelques marchandiſes pour ma niece & pour moi.

M. DUBREUIL.

Vos refus me chagrinent, Made-

moiselle, mais ils sont inutiles. Je n'ai accepté vos deux louis que sous la condition de vous mettre de moitié dans un commerce dont les fonds vous appartenoient, & où je n'apportois que ma peine & mon industrie. Pourquoi voudriez-vous que je conservasse un bien que vous avez acquis si légitimement? Je ne sais qu'un moyen de nous accorder, Mademoiselle, oserois-je vous le proposer?

EUGÉNIE.

Dites, Monsieur, pourvu que vous gardiez votre argent, je consens à tout.

M. DUBREUIL, *timidement.*

Hélas, Mademoiselle! Je n'ose... De grace, si vous me trouvez trop hardi, punissez-moi en me chassant sur le champ de votre présence...

EUGÉNIE.

Vous êtes trop honnête, Monsieur, pour me faire des propositions qui ne le soient pas.

M.

M. DUBREUIL, *toujours avec embarras.*

Oh ! pour l'honnêteté de mes intentions... Mademoiselle... Il y a long-tems que je vous cherche... Que je bénis le hasard heureux qui m'a si bien servi !

EUGÉNIE.

Eh bien, Monsieur, expliquez-vous.

M. DUBREUIL.

J'ai été inutilement au château de Fonrose ; personne n'a pu m'y donner de vos nouvelles... Si vous saviez... Quel chagrin !

EUGÉNIE.

Venez donc à ce que vous vouliez me proposer.

M. DUBREUIL.

Je suis garçon ; quoique j'aie rencontré plusieurs partis assez sortables... mais je ne pensois qu'à vous, Made-

moiſelle... Si vous voulez accepter ma fortune... je ſuis le plus heureux des hommes.

Eugénie, *d'un air gai.*

Vous voulez rire, Monſieur; regardez-moi, je vous prie.

M. Dubreuil.

Ah! Mademoiſelle!

Eugénie.

Sans plaiſanterie, Monſieur, j'ai cinquante-quatre ans bien comptés; vous n'en paroiſſez pas trente.

M. Dubreuil.

Eh bien!

Eugénie.

Eh bien! Monſieur; votre généroſité vous aveugle, ſi vous ne voyez pas là-dedans un obſtacle invincible à votre propoſition. Je dois prévoir pour

vous les désagrémens d'une union si disproportionnée.

M. DUBREUIL.

Qu'est-ce que l'âge, Mademoiselle, lorsque l'union est fondée sur une estime aussi haute que celle que j'ai conçue pour vous?

EUGÉNIE.

Allons donc, Monsieur, vous n'y pensez pas; ne me parlez plus, je vous en conjure, d'une proposition qui m'afflige.

M. DUBREUIL.

Ces derniers mots me ferment la bouche; Dieu me préserve de vous chagriner. (*Mettant le portefeuille sur une table*). Je vous laisse ce qui vous appartient, & ce que vous vous défendez en vain de prendre; & je me retire au désespoir de n'avoir pu terminer une affaire à laquelle j'avois attaché le bonheur de ma vie.

EUGÉNIE.

Monsieur, votre peine me touche autant que l'excès de votre générosité. Je ne profiterai point du fruit de vos travaux; cela est décidé; mais je vous avouerai bonnement qu'avec vingt ans de moins, je me ferois un bonheur d'accepter vos offres.

SCENE V, *& derniere.*

EUGÉNIE, M. DUBREUIL, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE *entre précipitamment sans appercevoir M. Dubreuil.*

Eh bien! ma chere tante, j'ai réussi; j'apporte... (*Ici Angélique apperçoit M. Dubreuil, s'interrompt tout court, & le salue*).

M. DUBREUIL (*à part*).

La charmante personne!

ANGÉLIQUE, *à M. Dubreuil.*

Monſieur, je vous demande pardon.

EUGÉNIE, *à Angélique.*

Tu ne connois pas Monſieur ?

ANGÉLIQUE.

Non, ma tante.

EUGÉNIE.

Tu te ſouviens du petit Jacquot, dont je te racontois l'hiſtoire ce matin.

ANGÉLIQUE.

Oui, ma tante.

EUGÉNIE.

Eh bien ! c'eſt Monſieur.

M. DUBREUIL.

C'eſt le petit Jacquot qui vient lui-même vous témoigner toute ſa reconnoiſſance.

ANGÉLIQUE.

Eh ! bon Dieu ! Monſieur, que j'ai pris de plaiſir à entendre votre hiſtoire ! elle fait bien honneur à vos ſentimens.

M. DUBREUIL.

Et encore plus à ceux de Mademoiſelle votre tante.

EUGÉNIE.

Il vient de s'élever entre nous une difficulté ; Monſieur veut que je l'épouſe, ou que je garde la moitié de ſa fortune.

ANGÉLIQUE.

Avec un homme auſſi bien né, vous ne pouvez être que très-heureuſe ; ainſi ma chere tante, je ſerai contre vous.

EUGÉNIE.

Eh bien ! ma chere niece, je ſuis bien aiſe de vous apprendre que c'eſt

contre vous-même que vous prononcez. J'ai assuré Monsieur que si j'avois vingt ans de moins, j'accepterois ses offres ; vous êtes une autre moi-même, je vous charge de remplir ma promesse ; Monsieur ne me contredira pas.

M. DUBREUIL, *avec joie.*

Ah ! Mademoiselle, rien ne manqueroit à mon bonheur.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, la proposition est bien soudaine, & mérite des réflexions : cependant je ne vous cacherai pas que j'ai conçu beaucoup d'estime pour vous, & que j'ai fort à cœur le bonheur de ma tante.

EUGÉNIE.

Angélique ! votre bonheur est le mien, & je crois l'assurer en vous unissant à un homme qui vient de donner un exemple héroïque de la plus rare des vertus.

M. DUBREUIL.

Mademoiſelle, je n'ai fait que ce que j'ai dû faire; & le prix que j'en reçois eſt au deſſus de mes eſpérances.

FIN.

BON SANG NE PEUT MENTIR;

OU

LA SAIGNÉE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

M. DORMEL, *Peintre.*

Mme. DORMEL.

DORMEL *l'ainé, fils, âgé de 20 ans.*

SOPHIE, *fille de M. Dormel, âgée de 18 ans.*

Le petit DORMEL, *âgé de 6 ans.*

Le MARQUIS DORIVAL.

DUBOIS, *Valet-de-chambre du Marquis.*

Le COMTE DE SAINBON.

Un LAQUAIS *du Comte, Personnage muet.*

La Scene est à Paris dans la Maison de M. Dormel.



LA SAIGNÉE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente une Chambre des plus délabrées ; on y voit quelques vieux Meubles uſés , un Chevalet dreſſé , ſur lequel eſt un Tableau commencé , une Table à écrire , &c. Dans le fond eſt une couchette ſur laquelle eſt un enfant endormi ; elle eſt couverte d'une mauvaiſe tapiſſerie.

(*L'action commence ſur les trois heures après midi*).

SCENE PREMIERE.

Mme. DORMEL, SOPHIE, Le petit DORMEL.

Mme. Dormel file au grand rouet ſur le devant du Théatre ; ſon fils eſt à

G vj

côté d'elle & carde du coton. La lassitude le force d'interrompre de tems en tems son travail qu'il reprend ensuite avec vivacité. Sa mere jette sur lui par intervalle des regards de pitié.

Sophie tricotte auprès de la couchette où est l'enfant ; elle est placée vis-à-vis de la porte qu'elle regarde aussi de tems en tems d'un air triste & inquiet.

SOPHIE *leve un peu la tapisserie qui couvre la couchette. (A part).*

Etre à jeun depuis hier sept heures & dormir ! Il est bienheureux !

Mme. DORMEL.

Dort-il, Sophie ?

SOPHIE.

Oui, ma chere mere.

Mme. DORMEL.

Puisse-t-il dormir encore long-tems ;

le pauvre malheureux ! Que je crains ſon réveil... Où eſt allé votre pere ?

SOPHIE.

Il a dit qu'il alloit demander quelqu'à-compte ſur ces deſſus de porte qu'il a entrepris.

Mme. DORMEL.

Quoi ! il n'eſt pas de retour depuis neuf heures qu'il eſt parti ! ... Que deviendrons-nous ſi ſa courſe eſt inutile ?

SOPHIE.

Cela n'eſt pas à craindre ; qui eſt-ce qui pourroit être inſenſible à notre infortune ?

Mme. DORMEL.

Ah ! ma pauvre Sophie, que tu connois peu les hommes ! Qu'eſt-ce ſur la terre qu'un artiſan malheureux, qu'un homme du petit peuple ?

SOPHIE.

Mais enfin, c'eſt ſon bien qu'il va

demander, c'eſt le prix de ſon travail.

Mme. DORMEL.

Cela eſt vrai, mon enfant; mais ces ouvrages ne ſont pas encore finis, & il faut qu'ils le ſoient pour qu'il puiſſe en exiger le paiement.

SOPHIE.

Celui à qui il s'adreſſe eſt ſi riche; d'ailleurs il ne riſque rien, l'ouvrage eſt ſi avancé.

Mme. DORMEL.

Pauvres raiſons. Les plus riches ſont les plus impitoyables. Et puis celui à qui il a affaire eſt un homme de rien, que j'ai vu dans la derniere indigence, auſſi pauvre que nous le ſommes. Il étoit alors notre égal, l'ami de votre pere; il a voulu l'aſſocier à ſon commerce... Mais, Dieu, quel commerce!... Combien la pauvreté, toute affreuſe qu'elle eſt, lui eſt préférable! Votre pere a refuſé; pouvoit-il faire autrement? L'indigence la plus cruelle

a été le prix de ſon vertueux déſintéreſſement..... L'autre a fait fortune, mais ſon cœur s'eſt endurci... Votre pere a perdu ſon ami, il en a été méconnu ; c'eſt par une grace ſinguliere qu'il veut bien lui donner de l'emploi, acheter au prix le plus modique, le fruit de ſes veilles . . . Ah, Sophie ! ces ſortes de gens ſont le fléau de l'humanité.

SOPHIE.

Cela eſt-il poſſible, être riche & ſans pitié pour les pauvres ; encore après avoir éprouvé les horreurs du beſoin ! Pour moi, je vous avouerai qu'il ne m'eſt pas poſſible de le comprendre.

Mme. DORMEL.

Tant mieux, ma fille, toutes tes penſées ſont honnêtes & vertueuſes ; puiſſes-tu ne jamais changer. (*Il ſe fait un inſtant de ſilence, après lequel on entend ſonner trois heures*).

Le petit DORMEL, *interrompant son ouvrage.*

Maman, voilà trois heures qui sonnent, est-ce que nous ne dînons pas aujourd'hui ?

Mme. DORMEL, *sévérement.*

Dormel, qu'est-ce que cela veut dire ? Votre pere & votre frere sont sortis ; est-ce que vous voudriez dîner sans eux ?

Le petit DORMEL.

Oh ! non, maman ... Mais ... ils ont peut-être dîné, nous ne savons pas où ils ont été enfin ...

Mme. DORMEL.

Eh bien ! dans cette incertitude, dîneriez-vous tranquillement ?

Le petit DORMEL.

Oh ! non, maman ... Mais ..... c'est qu'il est bien tard ... & il se pourroit faire que ...

Mme. DORMEL.

Taiſez-vous. Ils ſont à jeun auſſi bien que vous. D'ailleurs, ne voyez-vous pas que j'attends, moi ; votre ſœur en fait autant, & votre petit frere.... N'êtes-vous pas plus en état de ſupporter le beſoin que lui ? Il ne ſe plaint pas cependant.

Le petit DORMEL.

Oui, maman... Mais... c'eſt que ... j'ai bien faim. (*Il dit ces dernieres paroles en pleurant de toutes ſes forces*).

Mme. DORMEL, *allant à lui les larmes aux yeux.*

Mon enfant, mon cher enfant, tranquilliſe-toi .... Allons .... Quelques efforts ... Ton pere va rentrer, il nous apportera de quoi dîner ; crois que je ſouffre autant que toi de ta peine.

Le petit DORMEL *l'embraſſe en eſſuyant ſes larmes.*

Oh ! non, maman, ne ſouffrez pas,

je vous en prie ; car je souffrirois bien davantage, moi. Tenez je ne pleure plus : voilà qui est fini. Est-ce que je ne peux pas me passer de dîner aussi bien que vous ? Que je me veux de mal d'avoir pleuré, mais c'est malgré moi... Je m'en vais travailler si fort, qu'il faudra bien que j'oublie que j'ai faim. (*Il se remet à l'ouvrage & travaille avec plus d'ardeur*).

Mme. DORMEL *reprend son ouvrage.*

(*A part*). Mon malheur est-il assez grand ? Ah ciel ! comment puis-je le supporter ?

SOPHIE.

Mon pere ne revient point ; s'il lui étoit arrivé quelque malheur.

Mme. DORMEL.

Je devine ce qui lui sera arrivé ; on l'aura refusé. & il ne peut se déterminer à paroître ici les mains vuides... Mais, c'est votre frere... C'est Dormel qui me surprend ; à quelle heure est-il sorti ?

SOPHIE.

Dès la pointe du jour, à quatre heures du matin.

Mme. DORMEL.

Qui l'auroit cru ! Lui en qui j'avois toujours reconnu des ſentimens ſi dignes de ſon éducation, nous abandonner en de pareilles circonſtances ; lorſque nous avons le plus beſoin de ſon ſecours ! ... Je ne m'y ſerois jamais attendue.

SOPHIE.

Que cela ne vous attriſte pas, ma mere ; c'eſt ſûrement pour un bon deſſein qu'il eſt ſorti ; je connois l'excellence de ſon cœur, je ſais combien il eſt pénétré de notre ſituation ; il eſt allé y chercher du remede, & ſeconder les efforts de mon pere.

Mme. DORMEL.

Que fera-t-il ſans appui, ſans ſecours, ſans connoiſſances ?

SOPHIE.

Nos besoins le rendront induſtrieux... Il me paroiſſoit au déſeſpoir.

Mme. DORMEL.

Que dis-tu là ! Ah ! Sophie, ah, ma chere fille ! S'il alloit ſe déshonorer, c'eſt ce coup-là qui me feroit mortel. On ſupporte tous les maux ; mais l'infamie . . .

SOPHIE.

Ne craignez rien, je connois mon frere.



SCENE II.

Le MARQUIS D'ORIVAL, DUBOIS, Mme. DORMEL, SOPHIE, Le petit DORMEL.

Le Marquis & Dubois entrent brusquement ; ce premier est vêtu magnifiquement.

DUBOIS.

C'est ici, Monsieur, que je l'ai vue entrer.

Le MARQUIS.

En es-tu bien sûr ? (*Appercevant Sophie*). Effectivement je crois que la voilà. (*Il s'approche d'elle familiérement*). C'est vous la belle enfant ? Eh bien ! allez-vous faire encore la petite farouche ?

SOPHIE.

Ah, ciel ! retirez-vous, Monsieur ;

laiſſez-moi ; n'eſt-ce pas aſſez de l'inſulte que vous m'avez faite hier dans la rue, ſans venir augmenter les chagrins de ma mere, en la renouvellant à ſes yeux ?

Le MARQUIS.

Vous plaiſantez, la belle ; une inſulte! Les careſſes d'un homme comme moi ne peuvent que vous honorer. (*Il veut s'approcher d'elle*).

SOPHIE.

Ah, Dieu ! quelle inſolence. (*Elle ſe débarraſſe de ſes mains & ſe ſauve*).



SCENE III.

Le MARQUIS, DUBOIS, Mme. DORMEL, Le petit DORMEL.

Mme. DORMEL, *au Marquis qui veut ſuivre Sophie.*

Doucement, Monſieur, s'il vous plaît. Si vous mépriſez notre pauvreté, reſpectez du moins notre vertu. Quel mal vous avons-nous fait pour vouloir nous enlever le ſeul bien qui nous reſte?

Le MARQUIS.

Etes-vous la mere de cette gentille poulette?

Mme. DORMEL.

Oui, Monſieur.

Le MARQUIS, *parcourant la chambre des yeux.*

En deux mots : vous êtes fort pau-

vres ; voulez-vous que je fasse votre fortune ? Et pour commencer à effectuer... (*Il tire une bourse*).

Mme. DORMEL.

Non, Monsieur. Je vois d'ici à quel prix vous voudriez la mettre... Malgré notre extrême besoin dont je n'ai pas la foiblesse de rougir, je ne balance pas à vous refuser.

Le petit DORMEL.

Maman, ce Monsieur veut vous donner tout plein d'or, & vous n'en voulez pas ? Prenez au moins pour vous & pour mon papa.

Mme. DORMEL.

Paix, mon fils.

Le MARQUIS.

Mais, ma bonne, vous êtes folle ; pensez-y à deux fois, je veux bien vous en laisser le tems. J'ai cent aimables filles, aussi jolies que la vôtre, &

& que je peux choifir : je lui donne la préférence, vous êtes trop heureufe.

Mme. DORMEL.

Et nous ne fentons point ce bonheur-là. Croyez-moi, Monfieur, courez chez les malheureufes que vous connoiffez fi difpofées à vous vendre leur honneur. En quelque tems que ce foit, ma fille ni moi n'accepterons vos offres.

Le MARQUIS.

Ma foi, tant pis pour vous. Allons, Dubois. (*Il fort fuivi du Marquis*).



SCENE IV.

Mme. DORMEL, Le petit DORMEL, SOPHIE *qui survient.*

Mme. DORMEL.

Vas, misérable, ta dureté ne me surprend point; elle est la suite nécessaire de l'infame dépravation de tes mœurs. Les maux suivent en foule le pauvre; heureux qui sait les supporter avec constance! mais que le courage & la fermeté sont difficiles lorsque la nature est défaillante!

SOPHIE.

Ah! ma mere, l'aurois-je jamais imaginé qu'il y eût des hommes capables de se faire un titre de notre indigence pour.... (*Les sanglots lui étouffent la voix; elle se jette au cou de sa mere*).

Mme. DORMEL, *attendrie.*

Ma chere enfant, ta vertu me charme ! Tu viens d'en donner un exemple héroïque... Mais que je ſuis inquiete de ton pere ! Il n'aura pu réuſſir. Il va revenir accablé de douleur, de fatigue & de beſoin.

SOPHIE.

Je voudrois bien lui épargner toutes ces peines ; vous le ſavez, ſi l'on n'avoit exigé que ma vie...

Mme. DORMEL.

Je te rends juſtice, ma fille... Mes chers enfans, l'état de votre pere me perce l'ame ; il faut avoir recours au dernier des moyens, à celui qui déchire un cœur ſenſible... Il faut que Dormel me prête ici ſon ſecours.

Le petit DORMEL.

Moi, maman ; oh ! commandez ; tout me ſera facile pour vous.

Mme. DORMEL.

C'eſt bien, mon fils, embraſſez-moi . . . Dormel, mon cher fils . . . . Dure néceſſité, à quoi me réduis-tu ! . . . Il faut que tu ailles implorer l'aſſiſtance des hommes, que tu leur expoſes notre miſere, que tu leur arraches, par tes inſtances & par tes larmes, quelque légere portion de leur ſuperflu . . . La tâche eſt difficile à remplir, mon cher enfant ; tu trouveras des ames viles qui ne croient pas qu'il ſoit poſſible d'être pauvre & eſtimable, de ces cœurs de pierre contre leſquels les cris des malheureux vont ſe briſer inutilement ; mais peut-être auſſi rencontreras-tu quelqu'homme vraiment digne de ce nom, & certainement je crois qu'il en eſt encore, qui voudra bien jetter ſur nous un regard de commiſération, & nous retirer au moins pour un tems de l'affreux abîme où nous ſommes plongés.

Le petit DORMEL, *après l'avoir écoutée avec la plus grande attention.*

Maman, n'eſt-ce pas ce qu'on appelle demander l'aumône ?

Mme. DORMEL (*à part*).

Ah ciel ! (*Haut*). Oui, mon fils.

Le petit DORMEL.

Cela me fera bien de la peine de demander l'aumône... Mais... faudra-t-il demander à tout le monde ?

Mme. DORMEL.

Oui, mon fils ; à tout le monde : à tous ceux que tu verras en état de t'aſſiſter.

Le petit DORMEL.

C'eſt qu'il y en a qui ſont ſi vilains, ſi rebutans, qui traitent ſi mal les pauvres ! Je voudrois bien ne leur point demander à ceux-là.

Mme. DORMEL.

Que veux-tu, mon fils; il n'eſt pas poſſible de les diſtinguer. Demande avec inſtance, les cœurs ne s'émeuvent gueres à la premiere ſecouſſe; ſans cependant te rendre importun; ſois humble, ſans avoir l'air bas & rampant.

Le petit DORMEL, *triſtement.*

Allons donc; embraſſez-moi, maman.

Mme. DORMEL.

Va, mon fils; ſi la vie de ton pere & celle de tes freres n'y étoient attachées, je n'exigerois pas un pareil ſacrifice.



SCENE V.

Mme. DORMEL, SOPHIE.

SOPHIE *le regarde sortir les larmes aux yeux.*

Le pauvre enfant ! Non, il n'est personne que sa figure ne touche, que ses larmes n'attendrissent. Cette démarche lui coûte beaucoup.

Mme. DORMEL.

Hélas ! elle n'est honteuse que parce qu'un indigne abus l'a avilie.

SOPHIE.

Vous avez raison. Voici mon pere. Ah, mon cher pere ! (*Elle court au devant de son pere*).

SCENE VI.

M. & Mme. DORMEL, SOPHIE.

M. DORMEL *entre d'un air sombre; il est pâle, défait; ses habits annoncent la plus grande misere.*

Ah, ma femme! Ah, ma fille! Il faut mourir. (*Il s'assied & regarde de tous côtés d'un air égaré*). Où est donc mon cadet? Dormel est-il de retour?

Mme. DORMEL.

Mon cher mari, j'en avois un secret pressentiment, tu n'as rien obtenu.

M. DORMEL, *avec fureur.*

Tout accès à la pitié est fermé dans le cœur des hommes.... Un misérable!... que j'ai bien voulu honorer de mon amitié dans des tems plus heureux! J'étois à mon aise alors; il étoit pauvre & homme de bien... En chan-

geant de mœurs il a fait fortune .... Que la terre l'engloutiſſe ! Le ſcélérat ! Il me vole lâchement le fruit de mes travaux ... Il nous porte à tous le coup de la mort.

Mme. DORMEL.

Comment, il ne veut pas vous payer ?

M. DORMEL.

Le monſtre ! Il implore à ſon ſecours la lettre de la loi pour m'aſſaſſiner. Achevez votre ouvrage, je vous paierai ; juſques-là je ne dois rien : voilà ſon unique réponſe. En vain lui ai-je repréſenté l'excès de ma miſere, qu'il ne m'étoit pas poſſible de travailler ſans me nourrir, que je me contenterois de la moitié du prix de l'ouvrage, que je regarderois ce ſecours, s'il le jugeoit à propos, comme un don. Il a été ſourd à toutes mes prieres : je ne dois rien, m'a-t-il reparti durement, & je n'ai point d'aumône à vous faire ... J'inſiſtois : qu'on me débarraſſe de cet im-

portun, a-t-il dit à ses gens, & sur le champ on me porte dans la rue à demi-mort de fatigue & d'épuisement.

Mme. DORMEL.

Remettez-vous, mon cher ami, diminuez nos maux en vous appesantissant moins sur les vôtres. J'ai envoyé votre cadet par la ville .... Peut-être sera-t-il assez heureux pour nous trouver quelque secours.

M. DORMEL.

N'espere rien, ma chere. Ah ! des hommes ! des hommes ! non, il n'en est plus ; il n'est que des bêtes féroces... Ton état a-t-il pu me permettre d'oublier ce moyen, il est vrai que je l'ai rejetté long-tems. La honte, te l'avouerai-je, l'amour-propre, l'orgueil ... malheureux que je suis ! L'homme est toujours homme. Ces différentes passions ont long-tems combattu dans mon cœur ; ma tendresse pour toi, pour ces chers enfans l'a emporté ; je me suis adressé au premier passant ; je

l'aborde les larmes aux yeux avec une physionomie renversée. J'ai une femme & quatre enfans qui sont dans le besoin le plus pressant, lui ai-je dit d'une voix basse & d'un ton mal articulé. Travaillez, me répond brusquement cet homme, vous le pouvez encore; il n'est point de métier qui ne soit plus honnête que celui que vous faites : en même tems il tire de sa poche une bourse des mieux fournies, y cherche la plus petite des monnoies, & me la met dans la main.... J'étois immobile de dépit; je voulois parler, mais ma langue étoit glacée, & il étoit déjà bien loin lorsque j'en recouvrai l'usage.

SOPHIE.

Un homme riche, insulter la misere au lieu de la secourir! A qui donc s'adresser?

M. DORMEL.

A personne, ma fille, quand on est aussi malheureux que nous, il faut savoir mourir... Mais Dormel m'éton-

ne, il n'a pas accoutumé de s'absenter long-tems, ni de sortir si matin.

Mme. DORMEL.

C'est ce que je disois à l'instant. Je ne peux pas croire qu'il ait eu dessein de nous abandonner.

M. DORMEL.

Je ne le crois pas non plus. Mais devroit-il sortir dans une circonstance si fâcheuse, lorsque son secours nous est si nécessaire? Ne sait-il pas que la plus légere interruption de son travail nous fait un tort irréparable? Non, il ne s'excusera jamais.

SOPHIE.

J'entends quelqu'un; c'est sûrement lui. (*Elle va à la porte*).

M. DORMEL.

Qu'il ne paroisse pas devant mes yeux.

SCENE VII.

Les Précédens, DORMEL *fils*.

DORMEL, *fils a l'air foible & abattu ; ses bras sont entourés de linge, il porte deux pains & une bouteille de vin, & dit en les jettant sur la table & mettant la bouteille à terre :*

Tenez, mangez... Ils me coûtent bien cher... Je n'en puis plus. (*Il se laisse aller sur un vieux coffre.*).

M. DORMEL.

Qu'est-ce à dire ? Seroit-ce le fruit d'un crime ? Ah ! malheureux !

Mme. DORMEL.

Seroit-il possible ?

DORMEL, *fils.*

Mangez, vous dis-je, je ſuis digne de vous.

M. DORMEL.

Mais encore ; que ſignifie l'état où vous voilà ?

Mme. DORMEL.

Des bandages, des linges, du ſang ! Vous feriez-vous battu ?

SOPHIE.

Ah ! ma mere ! il s'eſt fait ſaigner ! tenez, voilà une ligature défaite, le ſang coule de ſon bras.

DORMEL, *fils.*

Mon pere... ma mere... ma ſœur... c'étoit pour vous donner du pain.

M. & Mme. DORMEL *enſemble.*

Ah, mon fils !

SOPHIE.

Ah, mon frere!

Ils s'approchent de Dormel, fils, & l'embrassent étoitement; Sophie resserre sa ligature.

SCENE VIII, & *derniere.*

M. & Mme. DORMEL, SOPHIE, DORMEL l'ainé, Le petit DORMEL, Le COMTE De SAINBON, Un DOMESTIQUE *du Comte, portant quelques provisions.*

Le COMTE.

Où sont ils ces pauvres malheureux? Comment ont-ils pu se cacher si longtems à mes yeux?

Le petit DORMEL.

Les voilà, Monsieur... c'est mon

pere. . . c'eſt ma mere... ils meurent de faim.

M. DORMEL, *au Comte.*

Hélas, Monſieur, que votre générosité eſt touchante! Nous en ſentons tout le prix; mais comment en pourrions-nous jouir tandis que ce cher enfant eſt près d'expirer... Ah, ſi vous ſaviez!...

Le petit DORMEL.

Mon cher frere; comme vous voilà. (*Il court à ſon frere*).

Le COMTE, *à Dormel l'aîné.*

Comment! vous auroit-on maltraité?

DORMEL, *fils, d'une voix foible & interrompue.*

Non, Monſieur, je n'ai pu ſupporter l'état où ſe trouve réduite ma malheureuſe famille. — Je ſuis ſorti ce matin, le déſeſpoir dans l'ame, déterminé à leur trouver du ſecours ou à

mourir. — Je rencontre un de mes amis aussi pauvre, aussi malheureux que moi. Mon air désespéré l'effraie. — Où vas-tu, me dit-il, que t'est-il arrivé ? Ah ! mon cher ! Ils n'ont pas mangé depuis hier au soir ... mon pere ... ma mere ... je ne sais où je vais ... où je suis ... ils vont mourir. — Tiens, mon ami, me dit cet homme vertueux, en me donnant une piece de deux sols ; voilà tout ce que je possede ; si tu voulois gagner de l'argent, je sais un moyen. — Ah, dis-je, je ferai tout ; il est honnête sans doute. — Eh bien, me dit ce généreux ami, il y a un particulier qui demeure auprès de l'école de chirurgie, il apprend à saigner, & il donne de l'argent à ceux qui ... J'entends, ai-je interrompu. — Je le quitte à l'instant. — Je vole chez ce particulier. — Il me saigne & me donne de l'argent. — Je vais chez un autre — on en fait autant, — je viens avec ces pains, & je meurs. Heureux si ma mort retarde de quelques instans celle des infortunés à qui je dois le jour !

Le COMTE.

Ah ! mon ami, vous êtes un prodige de vertu ; mais vous avez votre frere qui se montre votre digne émule... Ce petit malheureux (*montrant le petit Dormel*) est tombé en défaillance à ma porte, je l'ai fait transporter chez moi ; quelques verres de liqueurs lui ont fait reprendre ses sens. Il meurt d'inanition, me dit un médecin qui étoit alors à la maison ; & sur le champ je lui fais présenter quelque nourriture ; il la refuse constamment... C'est mon pere... c'est ma mere qu'il faut secourir ; pourrois-je manger, tandis qu'ils meurent de faim ?

M. DORMEL, *attendri.*

Ah ! mes chers enfans !... Vous méritez un meilleur sort.

Le COMTE.

Que leur sort ne vous inquiete plus, j'en fais actuellement mon affaire, je bénirai chaque jour l'heureux

inſtant où j'ai pu ſecourir des malheureux auſſi peu faits pour l'être ... Votre fils n'eſt heureuſement qu'affoibli : à ſon âge, fort comme il le paroît, il ſe rétablira facilement. (*Il jette une bourſe ſur la table*). Voilà pour aider à ſa guériſon & à votre ſubſiſtance pendant quelques jours ; dans peu vous aurez de mes nouvelles. (*Dormel & ſa famille veulent ſe jetter aux pieds du Comte ; il les retient*). Point de remerciemens, mes chers enfans ; ce que je fais m'eſt bien doux, j'en ai déjà reçu la récompenſe au fond de mon cœur. (*A M. & Mme. Dormel*). Je ne peux me laſſer d'admirer l'effet de l'éducation & des bons exemples que vous avez donnés à vos enfans, ils me donnent une haute idée de vos ſentimens, & vous en recueillez aujourd'hui la plus douce de toutes les récompenſes.

FIN.

IL VAUT MIEUX TARD
QUE JAMAIS,
OU LE
SEIGNEUR DU VILLAGE,
AMOUREUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

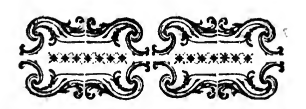
M. DE BOURCLOS, *Seigneur du Village; en habit verd galonné, sans épée.*

La Mere ROUGEAU, *vieille Veuve; robe rayée, tablier noir, cornette avec une coëffe noire.*

AGATHE, *Fille de la mere Rougeau; robe grise, tablier verd, petite cornette.*

M. CANON, *Apothicaire; habit gris, veste noire, perruque courte, chapeau noir.*

La Scene est chez la Mere Rougeau.



LE SEIGNEUR *DU VILLAGE,* AMOUREUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

La Mere ROUGEAU, AGATHE.

La Mere ROUGEAU.

Eh bien ! toujours soupirer, & ne point manger ! Vous finirez par être une jolie fille à la fin de tout cela !

AGATHE.

Mais, maman, je me porte bien.

La Mere ROUGEAU.

Une fille ne se porte pas bien quand elle a un amour malheureux dans le cœur. Je le sais, je m'en souviens; & si je n'avois pas épousé votre pere, vous ne seriez pas là; car je serois morte.

AGATHE.

Est-ce que je me plains?

La Mere ROUGEAU.

Vous ne vous plaignez pas; mais avec cet amour-là, je sais bien où le bât vous blesse. J'ai cru que tout cela se passeroit, & voila pourtant six ans que cela dure. Je vous aime; mais je vous dis que ce sont des folies, encore une fois.

AGATHE.

Ah! s'il m'aimoit!

La Mere ROUGEAU.

Et quand il vous aimeroit, M. de Bourclos, croyez-vous qu'un homme qui

qui eſt ſeigneur d'une terre de dix mille livres de rente, voulût vous épouſer?

AGATHE.

Dix mille livres de rente?

La Mere ROUGEAU.

Oui, cette terre-ci vaut dix mille livres de rente, & puis il a encore d'autres biens. Et vous, qu'eſt ce que vous avez? Votre pere étoit procureur-fiſcal d'ici; mais il eſt mort au bout de ſix mois qu'il m'avoit épouſée; il n'avoit rien gagné. Vous n'aurez que mon bien, mais pas ſi-tôt.

AGATHE.

Je le ſais bien, parce que vous avez envie de vous remarier.

La Mere ROUGEAU.

Moi, me remarier?

AGATHE.

Sûrement ; & je sais bien avec qui, encore.

La Mere ROUGEAU.

Mais voyez donc comme elle me parle.

AGATHE.

Oui ; avec M. Canon, l'apothicaire.

La Mere ROUGEAU.

Eh bien ! quand cela seroit, je ne suis pas aussi déraisonnable que vous ; je ne porte pas mes vues si haut : je ne méprise personne, moi.

AGATHE.

Je sais bien que vous ne lui tournez pas le dos, comme tout le monde. Encore s'il vous aimoit...

La Mere ROUGEAU.

Et M. de Bourclos, vous aime-t-il, lui ?

AGATHE.

Si je ne le croyois pas un peu, je ne l'aimerois pas tant.

La Mere ROUGEAU.

Vous croyez qu'il vous aime?

AGATHE.

J'aime à m'en flatter, du moins.

La Mere ROUGEAU.

On se flatte quelquefois sur ce que l'on desire. Et qui vous le fait juger?

AGATHE.

Mais tout plein de choses; quand il me voit, il est embarrassé, il rougit, & puis il s'en va.

La Mere ROUGEAU.

Voyez un peu, il ne semble pas qu'elle y touche. Eh mais! vous en savez long!

AGATHE.

Voilà M. Canon. Je ne veux pas troubler vos amours.

La Mere ROUGEAU.

Allez, allez rêver aux vôtres.

SCENE II.

M. CANON, La Mere ROUGEAU.

M. CANON.

Bonjour, la Mere Rougeau, bonjour.

La Mere ROUGEAU.

Qu'est-ce que vous avez donc? Vous avez l'air bien occupé.

M. CANON.

Vous m'aimez toujours?

La Mere ROUGEAU.

Tu le ſais bien, petit ingrat.

M. CANON.

Ingrat ou non, cela ne fait rien; pourvu que je vous épouſe.

La Mere ROUGEAU.

Tu m'épouſerois, mon petit chat; tu m'épouſerois?

M. CANON.

Mais peut-être; laiſſez-moi faire.

La Mere ROUGEAU.

Oh! point de peut-être.

M. CANON.

Ecoutez-moi.

La Mere ROUGEAU.

Voyons, voyons, mon ami.

M. Canon.

Je veux faire la fortune de votre fille ; au moyen de cela, vous pourrez me donner tout votre bien, & cela arrangera mes affaires.

La Mere Rougeau.

C'eſt donc l'argent qui te déterminera ?

M. Canon.

Qu'eſt-ce que cela vous fait ?

La Mere Rougeau.

Ah ! le petit vilain ! Mais comment feras-tu la fortune de ma fille ?

M. Canon.

Je vais vous le dire.

La Mere Rougeau.

Si c'eſt un mariage, elle n'y conſentira jamais.

M. CANON.

Pourquoi ?

La Mere ROUGEAU.

C'eſt qu'elle a un amour en tête, que depuis ſix ans je ne ſaurois déraciner.

M. CANON.

Celui que je veux lui faire épouſer l'aime auſſi depuis ſix ans.

La Mere ROUGEAU.

Il faut être bien nigaud, pour un homme, d'aimer ſix ans ſans le dire ! Ah ! ſi j'avois été homme, je n'aurois pas perdu tant de tems.

M. CANON.

Mais vous n'en avez peut-être pas perdu étant femme.

La Mere ROUGEAU.

Ah ! ſi tu étois jaloux, tu ſerois charmant !

M. Canon.

Eſt-on jaloux ſans amour ?

La Mere Rougeau.

Qui eſt-ce qui te prie de me dire cela ? Allons, voyons, quel eſt cet amoureux ?

M. Canon.

Cet amoureux ? C'eſt un fort honnête homme.

La Mere Rougeau.

On peut être honnête homme & nigaud.

M. Canon.

Fort riche.

La Mere Rougeau.

On peut être fort riche & nigaud.

M. Canon.

Et qui craint ce qu'on diroit de lui, s'il épouſoit votre fille.

La Mere ROUGEAU.

Eh mais ! pourquoi cela ?

M. CANON.

C'eſt qu'un homme comme lui . . .

La Mere ROUGEAU.

Mais, qui eſt-il ?

M. CANON.

C'eſt M. de Bourclos.

La Mere ROUGEAU, *avec joie.*

M. de Bourclos ! Agathe ? Quoi ; je ferois la belle-mere de M. de Bourclos, moi ? Agathe ?...

M. CANON.

Un moment donc.

La Mere ROUGEAU.

Mme. Bourclos, Mme. Canon, ah ! que nous allons faire de bruit dans le monde ! Agathe ! Agathe !

M. CANON.

Mais, écoutez-moi donc.

La Mere ROUGEAU.

C'eſt que c'eſt de M. de Bourdos qu'elle eſt folle, Agathe !

M. CANON.

Tout de bon ?

La Mere ROUGEAU.

Oui, vraiment.

M. CANON.

Je l'ai bien ſervie : vous allez voir.

La Mere ROUGEAU.

Dites, dites-moi donc.

M. CANON.

Vous ne voulez donc pas me laiſſer parler ?

La Mere ROUGEAU.

Allons, allons, j'écoute.

M. CANON.

M. de Bourclos m'a confié, il y a long-tems, qu'il est amoureux, & qu'il ne vouloit pas se marier; mais je ne sais que d'hier que c'est d'Agathe. Là-dessus, j'ai fondé mon projet; ces bilieux ont le sang chaud, ai-je dit; je lui ai proposé des drogues pour tempérer son amour, & je lui en ai donné ce matin, qui feront le contraire.

La Mere ROUGEAU.

C'est d'un habile apothicaire ce que vous avez fait là. Je ne m'étonne pas s'il venoit ici si souvent, s'il y restoit si long-tems, s'il étoit si triste.

M. CANON.

Il y viendra sûrement aujourd'hui.

La Mere ROUGEAU.

Dirai-je à ma fille qu'il l'aime? car la petite coquine s'en doute bien; mais elle n'en est pas sûre.

M. Canon.

Celà n'eſt pas néceſſaire ; les filles ont bientôt là-deſſus toute la certitude qu'il faut ; & puis bon chien chaſſe de race : vous êtes maligne, vous, la Mere Rougeau.

La Mere Rougeau.

Allons, allons, tais-toi : & crois-tu qu'il parlera aujourd'hui ?

M. Canon.

Mais oui, pourquoi pas ?

La Mere Rougeau.

C'eſt que s'il craint qu'on ne déſapprouve ſon mariage....

M. Canon.

J'aurai encore un autre moyen.

La Mere Rougeau.

Oui ; mais ſi à force de drogue tu vas le faire crever ?

M. CANON.

Je ne lui en donnerai plus ; c'eſt bon pour une fois, laiſſez-moi faire. Tenez, le voici juſtement. Allons, faites venir votre fille ; ſelon la converſation qu'il aura, & que j'écouterai, nous agirons.

La Mere ROUGEAU.

Elle eſt peut-être dans le verger : allez l'avertir de venir me parler.

M. CANON.

J'y vais. Quand M. de Bourclos voudra s'en aller, j'arriverai ; vous nous laiſſerez enſemble, afin que je puiſſe ſavoir ce qu'il penſe.

La Mere ROUGEAU.

C'eſt bon, allez, allez. Ecoute, écoute, aime-moi donc un peu.

M. CANON.

Oui, nous verrons cela.

SCENE III.

M. De BOURCLOS, La Mere ROUGEAU.

M. De Bourclos.

Bonjour, la Mere Rougeau.

La Mere Rougeau.

Monsieur, je suis votre servante; vous vous portez bien aujourd'hui ?

M. De Bourclos.

Oui, pas mal.

La Mere Rougeau.

C'est que vous avez bien dîné peut-être ?

M. De Bourclos.

Oui, avec assez d'appétit.

La Mere ROUGEAU.

Il y a des jours comme cela.... Tenez, voilà Agathe qui vient.

SCENE IV.

M. De BOURCLOS, La Mere ROUGEAU, AGATHE.

La Mere ROUGEAU.

Allons, venez, venez, Mademoiselle; voilà M. de Bourclos, qui a quelque chose à vous dire.

M. De BOURCLOS.

Moi? (*A part*). Je crois qu'elle devine. (*Haut*). Vous vous trompez.

La Mere ROUGEAU.

Pardonnez-moi; il me semble que...

AGATHE.

Que voulez vous que Monsieur me dise, ma mere ?

La Mere ROUGEAU.

Ah ! oui, oui, vous avez raison, Monsieur ; c'est vrai, oui, je me trompe.

M. De BOURCLOS.

Vous embellissez tous les jours, Mlle. Agathe.

AGATHE.

Monsieur, vous avez bien de la bonté.

La Mere ROUGEAU.

Vous la trouvez donc jolie, ma fille ?

M. De BOURCLOS.

On ne peut pas la trouver autrement.

La Mere ROUGEAU.

Bon, autrement ! Elle le feroit bien davantage peut-être...

AGATHE, *bas à la Mere Rougeau.*

Ma mere...

La Mere ROUGEAU.

Je ne dis rien, je ne dis rien.

M. De BOURCLOS.

Pourquoi, Mme. Rougeau ? Parlez, parlez.

La Mere ROUGEAU.

Ah ! parlez vous-même. Si vous faviez tout ce que je lui dis depuis fix ans...

M. De BOURCLOS.

Et fur quoi ?

La Mere ROUGEAU.

Et dame ! c'eft fon fecret. N'y a-t-il

pas ſix ans que vous avez acheté cette terre-ci ?

M. De BOURCLOS.

Oui, il y a eu ſix ans le mois paſſé.

La Mere ROUGEAU.

C'eſt cela même ; mais tout cela finira.

AGATHE.

Quoi ?

La Mere ROUGEAU.

Ah ! je ſais bien ce que je veux dire. Vous la trouvez donc jolie, ma fille ?

M. De BOURCLOS.

Aſſurément.

La Mere ROUGEAU.

Vous ne le lui aviez jamais dit encore.

M. De BOURCLOS.

C'eſt que...

La Mere ROUGEAU.

Il ne faut pas vous gêner là-dessus déjà ; parce que, vous entendez bien, une mere est toujours bien aise qu'on aime ses enfans.

AGATHE.

Qu'est-ce que vous dites donc, ma mere ?

La Mere ROUGEAU.

Laissez, laissez-moi faire. D'ailleurs, c'est la douceur même ; je l'y ai accoutumée, parce qu'il faut être comme cela avec les hommes Je veux qu'elle rende son mari heureux.

M. De BOURCLOS.

Sûrement il le sera.

La Mere ROUGEAU.

Oh ! vous le dites ; mais je parie que vous ne le croyez pas.

M. De BOURCLOS.

Pourquoi donc ?

La Mere ROUGEAU.

Parce qu'elle n'a pas de bien. Ah dame ! si elle étoit bien riche, je lui dirois, ma fille, il faut être fiere avec les hommes ; parce que tout le monde voudroit d'elle.

M. De BOURCLOS.

Quand on est fait comme elle, on n'a pas besoin de richesses.

La Mere ROUGEAU.

Ah ! voilà ce qu'on appelle parler cela. Tenez, M. de Bourclos, asseyez-vous. Agathe, donne donc une chaise à Monsieur.

M. De BOURCLOS.

Ce n'est pas la peine, je vais m'en aller.

La Mere ROUGEAU.

Vous avez des affaires ?

M. De BOURCLOS.

Oui, j'ai bien de l'embarras dans la tête.

La Mere ROUGEAU.

Eh bien! débarrassez-vous; quand on a un fardeau trop lourd, il faut se mettre à terre : dites, nous vous aiderons.

M. De BOURCLOS.

Vous ne savez pas ce que c'est.

La Mere ROUGEAU.

Ma fille en porteroit la moitié; elle est assez forte pour cela. Dites toujours.

M. De BOURCLOS.

Non, je ne saurois. Adieu.

La Mere ROUGEAU.

Mais ne vous en allez pas; nous

allons vous laisser si vous voulez : en rêvant on trouve quelquefois... Allons, ma fille, saluez Monsieur.

M. De BOURCLOS.

Vous vous en allez donc aussi, Mademoiselle ?

La Mere ROUGEAU.

Si vous voulez, je vous la laisserai.

M. De BOURCLOS.

Non, non, je ne veux pas la gêner.

La Mere ROUGEAU.

Vous ne la gênerez point ; elle n'a rien à faire.

M. De BOURCLOS.

Eh bien !... je m'en vais.

La Mere ROUGEAU.

Tenez, voilà M. Canon ; il vous

tiendra compagnie ; dites-lui votre embarras, cela soulage toujours.

SCENE V.

M. De BOURCLOS, M. CANON.

M. CANON, *bas, à la Mere Rougeau.*

Ecoutez ce que je vais dire. (*A M. de Bourclos*). Eh ! Monsieur, je vous cherche par-tout !

M. De BOURCLOS.

Pourquoi ?

M. CANON.

Le remede que je vous ai donné a-t-il tempéré votre amour ?

M. De BOURCLOS.

Hélas ! non ! au contraire.

M. Canon.

Vous n'avez pas été indifférent pour Mlle. Agathe.

M. De Bourclos.

Non, je l'aime plus que jamais.

M. Canon.

C'est singulier cela. Si vous aviez pu vous déterminer à l'épouser, c'étoit le meilleur remede.

M. De Bourclos.

Oui; mais vous savez tout ce qu'on diroit de ce mariage-là.

M. Canon.

Vous avez raison. Allons, le moyen que j'ai imaginé est sûr pour vous guérir de votre amour.

M. De Bourclos.

Me guérir?

M. CANON.

Ne le voulez-vous pas ?

M. DE BOURCLOS.

Mais il le faut bien ; je ſuis déſeſpéré !

M. CANON.

De quoi ?

M. DE BOURCLOS.

Ah !

M. CANON.

Je vous dis que mon moyen eſt ſûr.

M. DE BOURCLOS.

Quel eſt-il ?

M. CANON.

J'ai déjà agi, & j'ai été aſſez heureux pour réuſſir.

M. DE BOURCLOS.

Qu'avez-vous fait ?

M. CANON.

Comme l'amour meurt dès qu'il n'a plus d'efpoir, l'envie de vous fervir m'a fait imaginer un expédient fûr, & & je me fuis facrifié pour vous.

M. DE BOURCLOS.

Comment ?

M. CANON.

J'ai demandé Mlle. Agathe en mariage à fa mere.

M. DE BOURCLOS.

Pour vous ?

M. CANON.

Pour moi-même ; elle me l'a accordée, & je l'épouferai tout de fuite. Que dites-vous de cela ? Je crois que vous m'aurez quelqu'obligation. Vous ne répondez point ?

M. DE BOURCLOS.

Et Mlle. Agathe y a-t-elle confenti, M. Canon ?

M. CANON.

Elle n'en ſait rien encore : mais c'eſt tout de même ; ſa mere me l'a promiſe.

M. DE BOURCLOS.

Et ſi elle n'y vouloit pas conſentir ?

M. CANON.

Oh ! ſa mere l'y forceroit bien.

M. DE BOURCLOS.

Faites-la moi venir, la mere Rougeau.

M. CANON.

Pour quoi faire ?

M. DE BOURCLOS.

Je veux lui parler.

M. CANON.

Je vais vous l'envoyer. (*A part*). Je crois que nous le tenons.

SCENE VI.

La Mere ROUGEAU, M. DE BOURCLOS.

M. De BOURCLOS.

Quelle idée a eu cet homme-là ! Et il prétend me servir.

La Mere ROUGEAU.

M. Canon m'a dit que vous me demandiez, Monsieur.

M. De BOURCLOS.

Oui, j'ai à vous parler.

La Mere ROUGEAU.

Me voilà toute prête à vous entendre.

M. De BOURCLOS.

Vous mariez votre fille ?

La Mere ROUGEAU.

Oui, Monſieur; j'eſpere que vous le trouverez bon, que vous y conſentirez, & que vous allez me féliciter d'en être débarraſſée; car, garder une fille, ce n'eſt pas peu de choſe au moins. Cependant elle eſt ſage.

M. De BOURCLOS.

Et croyez-vous qu'elle aime M. Canon ?

La Mere ROUGEAU.

Point du tout; mais cela ne fait rien.

M. De BOURCLOS.

Cela ne fait rien ?

La Mere ROUGEAU.

Non, pour ſe marier, cela n'eſt pas toujours néceſſaire.

M. De BOURCLOS.

Et comment êtes-vous ſûre qu'elle ne l'aime point ?

La Mere ROUGEAU.

Oh ! je m'en doute, parce que...

M. De BOURCLOS.

Parce que ?...

La Mere ROUGEAU.

Je vous ai dit : il y a ſix ans...

M. De BOURCLOS.

Achevez.

La Mere ROUGEAU.

Il y a ſix ans qu'elle eſt triſte ; auparavant, elle chantoit toujours, c'étoit une réjouie comme il n'y en a point.

M. De BOURCLOS.

Eſt-ce que vous croyez qu'elle aimeroit quelqu'un ?

La Mere ROUGEAU.

Je l'imagine.

M. De BOURCLOS.

Elle n'eſt donc pas aimée?

La Mere ROUGEAU.

Ah dame! celui-là, je ne peux pas vous le dire; car ſi quelqu'un l'aimoit, il y a long-tems que je la lui aurois donnée, s'il me l'avoit demandée.

M. De BOURCLOS.

Il faudroit ſavoir qui elle aime.

La Mere ROUGEAU.

Ah! demandez-lui cela vous-même.

M. De BOURCLOS.

C'eſt que je voudrois qu'elle fût heureuſe.

La Mere Rougeau.

Oh ! elle le ſera ſûrement avec M. Canon.

M. De Bourclos.

M. Canon ?

La Mere Rougeau.

Eſt-ce que vous n'approuvez pas ce mariage-là ?

M. De Bourclos.

Si elle aime ailleurs ?

La Mere Rougeau.

Que voulez-vous que j'y faſſe ?

M. De Bourclos.

Cela eſt vrai . . . Je voudrois lui parler.

La Mere Rougeau.

Eh , pardi ? je m'en vais l'appeller. Agathe , Agathe !

M. De Bourclos (*à part*).

Quel parti prendre ?

SCENE VII.

AGATHE, La Mere ROUGEAU, M. DE BOURCLOS.

Agathe.

Que voulez-vous, ma mere ?

La Mere Rougeau.

Regardez comme elle eſt triſte.

M. De Bourclos.

Mlle. Agathe, me parlerez-vous naturellement ?

Agathe.

Oui, Monſieur.

M. De Bourclos.

Votre mere veut vous marier.

Agathe.

M. Canon vient de me le dire.

M. De Bourclos.

Ce mariage vous plaît - il ?

Agathe.

Monſieur...

M. De Bourclos.

On dit que vous aimez quelqu'un. Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à votre mere ?

Agathe.

Parce que cela ſeroit inutile.

M. De Bourclos.

Si je pouvois vous faire épouſer ce

que vous aimez, je vous en donne ma parole ; nommez-le moi.

AGATHE.

Je ne le peux pas nommer, qu'il ne m'ait dit lui même qu'il m'aime auparavant.

M. De BOURCLOS.

Il ne vous l'a pas dit encore ?

AGATHE.

Non, Monſieur, & je ne crois pas qu'il me le diſe jamais.

M. De BOURCLOS.

Pourquoi ? Peut-être vous aime-t-il, & qu'il craint de vous déplaire en vous le diſant.

AGATHE.

Il n'y a rien d'offenſant quand on a envie d'épouſer.

M. De BOURCLOS.

Il eſt vrai.

AGATHE.

Et s'il ne peut pas m'épouser, cela est inutile.

La Mere ROUGEAU.

Elle dit fort bien; ne trouvez-vous pas, Monsieur ?

M. De BOURCLOS.

Assurément ... Mais si je le connoissois, je lui demanderois ce qu'il a envie de faire.

AGATHE.

A quoi cela serviroit-il ? Je vous dis qu'il ne m'épousera pas.

La Mere ROUGEAU.

En ce cas-là, il ne faut pas lanterner, elle épousera M. Canon. Monsieur, je vous prie de la noce.

M. De BOURCLOS.

Moi, je sais quelqu'un qui vous

aime, & qui vous épouſera ſi vous le voulez.

AGATHE.

Monſieur...

La Mere ROUGEAU.

Il faut dire qui c'eſt.

M. De BOURCLOS.

Moi, charmante Agathe, qui vous aime depuis ſix ans, & qui deſire de faire votre bonheur.

AGATHE.

Ah, Monſieur! il ne fera jamais plus grand qu'il l'eſt dans ce moment-ci.

La Mere ROUGEAU.

Elle répond fort bien, au moins Monſieur.

M. De BOURCLOS.

Seroit-ce moi que vous aimez?

AGATHE.

Comment aurois-je pu en aimer d'autre, après vous avoir vu ?

M. De BOURCLOS.

Vous me charmez ! (*Il lui baise la main*).

SCENE VIII.

M. De BOURCLOS, La Mere ROUGEAU, M. CANON, AGATHE.

M. CANON.

Vous allez voir tous nos parens que je vous amene, la Mere Rougeau. Mais, que vois-je ! M. de Bourclos baise la main de ma prétendue !

M. De BOURCLOS.

Oui, j'épouse Agathe.

La Mere ROUGEAU.

M. Canon, vous ſavez ce que vous m'avez promis.

M. De BOURCLOS.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

La Mere ROUGEAU.

C'eſt, s'il n'épouſoit pas ma fille ; de m'épouſer.

M. CANON.

Oui, la Mere Rougeau, voilà qui eſt fini.

M. De BOURCLOS.

Eh bien ! en faveur de ce mariage ; je vous donne à tous les deux un fief que j'ai à dix lieues d'ici, pour toute votre vie.

M. CANON.

Grand-merci. Allons trouver nos parens & le notaire, pour faire nos deux contrats.

FIN.

QUI SE SENT MORVEUX,

SE MOUCHE,

OU

LE MARI.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

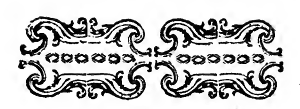
M. DE MONDOUX : *habit de velours noir, boutonné, veste d'or, perruque à nœuds, épée & chapeau.*

Mme. DE MONDOUX, *mise avec prétention.*

Le Vicomte DU SOLMARE,
La Marquise DE BELMIERE,
Le Chevalier DE St. CLAIR,
La Comtesse DE NERVILLE,
Le Baron D'ORNBRUCK, } *tous bien mis.*

Le GRIS, *Valet-de-Chambre de Mme. de Mondoux ; petit habit galonné, la veste de même.*

La Scene est chez Mme. de Mondoux, dans le Sallon.



LE MARI.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

La MARQUISE, La COMTESSE.

La MARQUISE.

Savez-vous bien, Comteſſe, que ſi vous n'étiez pas arrivée, je m'en allois?

La COMTESSE.

Pourquoi donc cela? Je vous avois dit que je ſoupois ici.

La MARQUISE.

Sûrement; mais comment trouvez-

vous cette petite impertinente de Mme. de Mondoux, de nous prier à souper vous & moi, & de n'être pas encore rentrée ?

La Comtesse.

Est-ce que vous prenez garde à ce que fait cette espece-là ?

La Marquise.

Non. Vous avez raison, Marquise.

La Comtesse.

Moi, j'y viens parce que *je* vous y trouve. A propos, le vicomte vient-il ici ce soir ?

La Marquise.

Oui. Et le chevalier de Saint-Clair ?

La Comtesse.

Il viendra aussi ; il doit amener le baron d'Ornbruck.

La Marquise.

Le baron ? Je l'aime tout-à-fait : il

eſt étonné de tout ce qu'il voit en France ; cela me divertit on ne peut pas davantage.

La COMTESSE.

Mais voyez donc ſi cette petite créature-là arrivera !

La MARQUISE.

Son mari ne paroît pas non plus.

La COMTESSE.

Ah ! le pauvre homme ! Laiſſons en paix ſa cendre.

La MARQUISE.

Tant que vous voudrez ; car à peine le connois-je.

La COMTESSE.

Moi, je le plains véritablement.

La MARQUISE.

Vous le plaignez ?

La COMTESSE.

Oui, ſa femme le rend le plus malheureux du monde; elle eſt née avec très-peu de bien, & elle ne méritoit pas d'avoir un homme comme celui-là.

La MARQUISE.

Mais, n'eſt-ce pas une eſpece d'automate?

La COMTESSE.

Elle voudroit le faire croire, & je ne ſuis pas ſurpriſe que vous le penſiez, d'après ce que vous avez pu voir; mais c'eſt un homme doux, & qui ſouffre tranquillement ce que fort peu d'hommes endureroient. Il faut que ce ſoit le fruit de ſes réflexions & de ſon étude; car on m'a aſſuré qu'il avoit beaucoup d'eſprit, mais qu'il aimoit la paix.

La MARQUISE.

En ce cas-là, je le plains d'avoir une pareille femme! Eſt-ce que vous

ne trouvez pas qu'elle le traite avec un mépris, un dédain?...

La COMTESSE.

Cela eſt révoltant, vous dis-je.

La MARQUISE.

J'ai ſoupé ici trois fois, ſans ſavoir qui c'étoit.

La COMTESSE.

Tout de bon?

La MARQUISE.

Au vrai.

La COMTESSE.

Vous êtes délicieuſe! Et pourquoi ne le demandiez-vous pas?

La MARQUISE.

Je n'y ai jamais penſé ſeulement.

La COMTESSE.

La voici pourtant.

SCENE II.

La COMTESSE, La MARQUISE, Mme. De MONDOUX.

Mme. De MONDOUX.

Mon Dieu, Mesdames ! je vous demande bien pardon de rentrer si tard : il m'a été absolument impossible de faire autrement ; & puis l'heure m'a surprise. Je ne croyois pas qu'il fût neuf heures.

La MARQUISE.

Madame votre mere est-elle encore malade ? Avez-vous été obligée de rester chez elle ?

Mme. De MONDOUX.

Non, Madame, elle va très-bien, & vous avez bien de la bonté.

La COMTESSE.

Vous vous êtes donc trouvée dans un des embarras des ſpectacles ? Cependant, à l'heure qu'il eſt, il ne doit plus y en avoir.

Mme. De MONDOUX.

Non, ce n'eſt pas cela : je ſors de chez la vicomteſſe de la Garance, qui garde ſa chambre ; l'abbé de Courſac eſt arrivé, qui nous a fait des hiſtoires charmantes juſqu'à préſent. C'eſt inconcevable l'eſprit qu'il a !

La MARQUISE, *à la Comteſſe.*

Comment trouvez-vous cela ?

Mme. De MONDOUX.

J'aurois bien voulu pouvoir vous l'amener à ſouper.

La COMTESSE.

C'eſt un homme de mauvaiſe compagnie.

Mme. De MONDOUX.

Point du tout, je vous assure.

La MARQUISE.

Pour moi, je ne l'ai jamais rencontré nulle part ; & si quelqu'un s'avisoit de me l'amener, je ne le recevrois pas.

Mme. De MONDOUX.

Mais je suis surprise que Mme. de Roncelle & Mme. de Bernille ne soient pas ici.

La COMTESSE.

Elles auront su que vous êtiez chez la vicomtesse de la Garance, & elles ne se pressent pas.

La MARQUISE.

Peut-être qu'elles attendent l'abbé de Coursac quelque part.

Mme. De MONDOUX.

Bon ! je suis bien étourdie ! Elles

m'ont mandé ce matin qu'elles alloient à Verſailles.

La COMTESSE.

Oui, voilà comme on dit pour ſe dégager, quand on trouve mieux ailleurs.

Mme. De MONDOUX.

Le vicomte de Solmare & le chevalier de Saint-Clair viendront ſûrement. Nous avons auſſi le baron d'Ornbruck. Le connoiſſez-vous, Meſdames ?

La MARQUISE.

Un peu.

Mme. De MONDOUX.

C'eſt un Allemand, je crois. Ah! voilà le vicomte.



SCENE III.

La COMTESSE, La MARQUISE, Mme. De MONDOUX, Le VICOMTE, M. De MONDOUX, Le GRIS.

Le GRIS.

Mr. le Vicomte de Solmare.

Le VICOMTE, *à M. de Mondoux.*

Monſieur, je vous aſſure que je ne paſſerai pas.

M. De MONDOUX.

Monſieur, il m'eſt impoſſible...

Mme. De MONDOUX.

Allons donc, Vicomte, eſt-ce que vous ne connoiſſez pas M. de Mondoux?

Le VICOMTE.

Je vous demande pardon, Madame; & c'eſt pour cela...

Mme. De MONDOUX.

En vérité, vous venez bien tard, Vicomte. (*A M. de Mondoux qui ſalue les dames*). Eh bien, Monſieur, aurez-vous bientôt fini de tourmenter ces dames comme cela, avec vos révérences? Vous les tenez debout; allons, aſſeyez-vous.

M. De MONDOUX.

Je veux rendre à ces dames...

Mme. De MONDOUX.

Oui, c'eſt bien là de quoi elles s'embarraſſent! M. le Vicomte, & le Chevalier?

Le VICOMTE.

Je le croyois ici... Mme. la Comteſſe, vous êtes ſortie de bonne heure

aujourd'hui ; j'ai paſſé à votre porte à ſept heures, vous veniez de partir.

La COMTESSE.

Il eſt vrai ; j'ai eu tout plein d'affaires, & puis je voulois voir le ſecond acte de l'opéra, que je n'avois pas encore vu. A propos, Vicomte, connoiſſez-vous l'abbé de Courſac ?

Le VICOMTE.

Fi donc ! pouvez-vous prononcer ce nom-là ſeulement ?

Mme. De MONDOUX.

M. le Vicomte, n'avez-vous pas ſoupé hier chez la Maréchale ?

Le VICOMTE.

Pourquoi cela ?

Mme. De MONDOUX.

C'eſt qu'elle m'avoit dit qu'elle pourroit bien venir me demander au-

jourd'hui à ſouper ; & je voulois ſavoir ſi elle vous en auroit parlé.

La MARQUISE, *ironiquement.*

La Maréchale eſt à Verſailles ; car il y a aujourd'hui un grand ſouper chez l'ambaſſadeur.

Le VICOMTE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, Madame ? Elle y ſoupe.

La MARQUISE.

Je le ſais bien.

Le VICOMTE.

Eh bien, c'eſt à Paris.

La MARQUISE.

Mme. de Mondoux ſait bien ce que je veux dire.

Mme. De MONDOUX.

Oui, oui, elle eſt un peu comme cela ; elle aime les fêtes.

La Comtesse, *bas à la Marquise*.

Je veux parler à M. de Mondoux.

La Marquise, *bas à la Comtesse & au Vicomte*.

Et moi aussi. Vicomte, parlez à M. de Mondoux, pour désespérer sa femme.

Mme. De Mondoux.

Qu'est-ce que vous dites donc, Mesdames ?

La Comtesse.

Vous le saurez, Madame.

La Marquise.

M. de Mondoux, vous avez sans doute vu la tragédie nouvelle ?

Mme. De Mondoux.

Oui, Madame, il y va toujours.

La COMTESSE.

Eh bien, Monsieur, qu'en pensez-vous ?

M. De MONDOUX.

Madame...

Mme. De MONDOUX.

C'est une piece qui me fait le plus grand plaisir !

La MARQUISE.

M. de Mondoux, en avez-vous été content ?

M. De MONDOUX.

Je ne peux pas...

Mme. De MONDOUX.

Non, il ne peut pas dire autrement. Il faudroit qu'il fût de bien mauvais goût.

La COMTESSE.

Moi, je ne la trouve point bonne du tout.

Mme. De Mondoux.

Madame, je peux me tromper; mais je pense tout autrement.

La Marquise.

Mais sachons le sentiment de M. de Mondoux. J'ai eu l'honneur de vous y voir à la premiere représentation, écouter bien attentivement.

M. De Mondoux.

Madame, quand je vais au spectacle, j'aime à le suivre.

Mme. De Mondoux.

La belle occupation! & quand il revient, & que je lui demande qui est ce qui y étoit, il n'en fait jamais rien.

La Comtesse.

Oui; mais il s'amuse de ce que l'on joue, & cela vaut bien mieux.

Mme. De MONDOUX.

Laiſſons cela, Meſdames. Irez-vous bientôt à Champclos ?

La MARQUISE.

Non, Madame. M. de Mondoux ; je veux abſolument ſavoir ce que vous penſez de la piece.

Mme. De MONDOUX.

Il vous dira de belles choſes là-deſſus !

La COMTESSE.

Pourquoi non ?

La MARQUISE.

Dites donc, M. de Mondoux.

Mme. De MONDOUX.

Allons, parlez ; puiſque ces dames le veulent.

M. De MONDOUX.

Madame, je trouve l'expoſition em-

brouillée, le nœud mal fait, & le dénouement, quoiqu'assez bon, prévu dès le second acte, ce qui ôte tout l'intérêt ; d'ailleurs il y a des vers boursoufflés, qu'on admire toujours, & c'est tout.

La Marquise.

Savez-vous que voilà le meilleur jugement que l'on en ait encore porté.

Mme. De Mondoux.

Moi, je soutiendrai qu'elle est très-bonne ; car elle m'a fait le plus grand plaisir.

La Marquise, *au Vicomte*, *bas*.

Elle est désespérée.

Le Vicomte, *bas à la Marquise*.

Cela est excellent !

La Comtesse.

On avoit trop vanté cette piece-là ; elle avoit été lue par-tout & applaudie avec outrance.

La MARQUISE.

Voilà toujours ce qui arrive à ces ouvrages-là.

Mme. De MONDOUX.

On la redonne pourtant demain.

Le VICOMTE.

Non, Madame; l'auteur l'a retirée.

La MARQUISE, *bas à la Comtesse.*

Cherchons encore quelque chose pour faire parler son mari.

La COMTESSE, *bas à la Marquise.*

Oui, oui; attendez que je pense.

Mme. De MONDOUX.

Mesdames, vous avez peut-être quelque chose à dire; & si M. de Mondoux vous gêne...

La MARQUISE.

Non, Madame, assurément.

Mme. De Mondoux.

M. de Mondoux, si vous alliez examiner dans votre cabinet ce mémoire de ce matin... on vous avertira pour souper.

La Comtesse.

Non, Monsieur.

La Marquise.

Nous ne le souffrirons pas.

Mme. De Mondoux.

Pourquoi?... Allez donc, Monsieur.

La Comtesse.

Si Monsieur sort, nous nous en allons.

Mme. De Mondoux.

Vous vous moquez de lui; pourquoi ces façons-là?

SCENE IV.

Mme. De MONDOUX, La COMTESSE, La MARQUISE, Le CHEVALIER, Le BARON, Le VICOMTE, M. De MONDOUX, Le GRIS.

Le GRIS.

Mr. le Baron d'Ornbruck & M. le chevalier de Saint-Clair.

Le CHEVALIER.

Madame, vous voulez bien que j'aie l'honneur de vous présenter M. le baron d'Ornbruck?

Mme. De MONDOUX.

Vous me faites le plus grand plaisir; & je serai charmée de faire connoissance avec M. le baron.

Le Baron.

Madame, je ſuis plus qu'obligé à M. la chevalier, du grand ſatisfaction que j'ai auprès de vous.

La Marquise.

Allons, baron, finiſſez vos complimens, & aſſeyez-vous.

Le Baron.

Je ſuis été encore à votre hôtel hier, Mme. la Marquiſe, mais je trouve point non plus; je crois que c'eſt le mode en France de n'être point dans ſa logis.

Le Chevalier.

Ah! baron! il faut que je vous préſente à M. de Mondoux.

Le Baron.

Qu'eſt-ce, M. de Mondoux?

Le Chevalier.

C'eſt le mari de Madame, que voilà.

M. De MONDOUX.

C'eſt moi, M. le Chevalier, qui vous prierai de me faire l'honneur de me préſenter à M. le baron.

Mme. De MONDOUX.

Cela eſt bien néceſſaire ! M. le baron, aſſeyez-vous donc.

Le BARON.

Madame, il faut bien que je diſe à Monſieur que je ſuis charmé de faire avec lui mon préſentation.

Mme. De MONDOUX.

Vous êtes bien bon, M. le baron! Dites-moi, je vous prie, vous accoutumez-vous un peu ici ?

Le BARON.

Madame, je ſuis pas encore bien tout-à-fait. Je ſuis toujours embarraſſé dans le maiſon avec les dames.

La MARQUISE.

Pourquoi donc cela ?

Le BARON.

J'ai été plus que trois ſemaines ; que je croyois qu'il n'y avoit à Paris que des veuves.

La COMTESSE.

Comment donc ?

Le BARON.

Parce que on ſoupe toujours chez le dame, & le mari il n'eſt point de parole pour lui dans le prie à ſouper.

Mme. De MONDOUX.

Mais vous ſoupiez avec lui.

Le BARON.

Je devine pas, je prenois pour un pere, un frere, ou autrement.

La MARQUISE.

Il eſt vrai que cela peut paroître comme il le dit à un étranger.

Le BARON.

Oh ! je me trompe toujours, & puis je ſuis chez un veuve véritablement, & j'ai crois voir un mari; je appelle de même comme le dame, & cela il fâche le dame ; c'eſt un tiable d'embarras.

Le CHEVALIER.

Cela lui eſt arrivé il y a deux jours, dans une maiſon où il ſoupoit.

La COMTESSE.

Quoi, tout de bon ?

Le BARON.

Moi, je ſavois pas ; j'ai dit : ce Monſieur il a l'air du maître ici, pour mon excuſe, & cela l'a plus fâché encore; je comprends pas pourquoi.

La Marquise.

Ah ! il eſt charmant !

La Comtesse.

Et chez qui cela lui eſt-il arrivé ?

Le Chevalier.

Chez Mme. de l'Ormaux.

Mme. De Mondoux.

Ah ! je n'en ſuis pas fâchée; c'eſt une eſpece de prude, qui trouve toujours du mal à tout ce qu'on fait.

Le Chevalier.

Elle n'a pas ſoupé à peine; elle étoit dans un embarras, dans une colere ſecrete...

La Marquise.

Cela devoit être délicieux !

Le Chevalier.

Auſſi j'aime bien à ſouper avec le baron, à cauſe de tout cela.

La Comtesse.

Il le mene tous les jours dans de nouvelles maiſons, & je ſuis ſûre que ce n'eſt pas pour autre choſe.

Le Chevalier.

Ah ! pour lui faire connoître auſſi ce pays-ci.

Le Baron.

Je ſuis fort obligé, M. Chevalier.

Le Chevalier.

C'eſt avant-hier qu'il m'a bien réjoui par ſon étonnement.

La Marquise.

Contez-nous donc cela.

Mme. De Mondoux.

Ah ! je vous en prie, M. le Chevalier.

Le Chevalier.

Madame, ſi vous priez, je n'héſiterai pas.

La COMTESSE.

Dites donc.

Le CHEVALIER.

Nous étions engagés tous les deux chez Mme. de la Persiere ; vous savez que, quoiqu'elle soit toute des plus roturiere, elle n'aime que les gens de qualité ; elle ne veut voir qu'eux ; les gens de son espece n'ont presque nulle liaison avec elle ?

La MARQUISE.

Oui, c'est là sa manie.

La COMTESSE.

C'est une sotte créature !

La MARQUISE.

Son mari est un bon homme.

La COMTESSE.

Fort plat.

Le CHEVALIER.

Entiérement nul dans sa maison ; & s'il y a une femme qui ait envie d'être veuve, c'est sûrement celle-là. Elle avoit rassemblé ce jour-là, comme on dit, & la cour & la ville ; & véritablement il y avoit chez elle la meilleure compagnie.

La MARQUISE.

Le duc y étoit-il ?

Le CHEVALIER.

Le Duc, la Maréchale ; je ne saurois vous dire qui n'y étoit pas ; son mari se tenoit humblement dans un coin...

La COMTESSE.

Cela devient intéressant.

Le CHEVALIER.

Elle étoit humiliée de le voir là ; elle lui faisoit des yeux, pour l'engager à sortir. Il s'opiniâtroit à ne rien

entendre. Enfin, lorſqu'on ſe mit à table, elle fit ſi bien, qu'il n'eut pas de place, & elle l'envoya ſouper avec le précepteur de ſon fils.

M. De Mondoux, *conſterné* (*à part*).

Qu'entends-je !

La Marquise.

Il y alla ?

Le Chevalier.

Sûrement.

Mme. De Mondoux.

Que vouliez-vous qu'il fît ? M. de Mondoux, voyez donc pourquoi nous ne ſoupons pas.

M. De Mondoux, *ferme & ſerieux.*

Vous allez le ſavoir, Madame. (*A part*). C'en eſt trop. (*Il ſonne &*

& parle à l'oreille de le Gris). Vous entendez ; qu'on ne perde pas un instant.

Le GRIS.

Oui, Monsieur.

Mme. De MONDOUX, *ricanant.*

Je ris de l'étonnement du Baron.

Le CHEVALIER.

Oh ! il a été confondu !

Le BARON.

Mais je comprends pas bien encore pourquoi. C'est une histoire qui ne feroit point venu chez nous ; je jure véritablement.

La MARQUISE.

Vous verrez bien autre chose ici.

Le BARON.

Et cela il fait rire le monde à Paris ?

Le Chevalier.

Et pourquoi pas?

Le Baron.

Vous êtes une nation, il n'y a point comme cela dans les autres pays; & si j'ai vu beaucoup dans les voyages.

La Comtesse.

Mais dites donc, Chevalier; M. de la Persiere avoit-il l'air fâché, du moins?

Le Chevalier.

Ma foi, nous n'y avons pas pris garde: nous n'avons été occupés que de nous regarder & de rire.

La Marquise.

Ah! je le crois! Et qu'a dit le Duc?

Le Chevalier.

Oh! il est excellent à entendre là-

deſſus : la maniere dont il conte cette hiſtoire, eſt à faire mourir de rire !

La COMTESSE.

Moi, je la trouve très-plaiſante. Ne trouvez-vous pas, Mme. de Mondoux ?

Mme. DE MONDOUX.

Oui, Madame, elle eſt très-bonne.

LE GRIS, *à M. de Mondoux.*

Monſieur, tout eſt prêt.

M. DE MONDOUX.

Cela eſt bon.

Mme. DE MONDOUX.

C'eſt le ſouper ? Va-t-on ſervir ?

M. DE MONDOUX, *à Mme. de Mondoux.*

Madame, ſi vous voulez me donner la main.

Mme. De MONDOUX.

Mais vous extravaguez ! C'eſt à ces dames.

M. De MONDOUX.

Non, Madame, je n'extravague point ; vous n'aurez pas l'honneur de ſouper avec elles, & moi je n'irai point ſouper avec le précepteur de mon fils.

Mme. De MONDOUX.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. De MONDOUX.

Que nous souperons enſemble à Bondy.

Mme. de MONDOUX.

A Bondy ?

M. De MONDOUX.

Oui, Madame, à la premiere poſte

fur le chemin de ma terre de Champagne, où nous allons aller tous les deux, jufqu'à ce que vous ayez fait des réflexions plus mûres. L'hiftoire qu'on vient de conter, m'a déterminé à ce parti; qui eft le feul à prendre pour vous & pour moi.

Mme. De MONDOUX.

Mais, Mefdames, fouffrirez-vous ?...

M. De MONDOUX.

Ces dames n'ont rien à dire à cela. Vous voyez que les gens du meilleur ton blâment toute femme qui ne tient pas toute fa confidération d'un mari raifonnable : ainfi il n'y a pas à héfiter...

Mme. De MONDOUX.

Monfieur, je vous promets...

M. De MONDOUX.

Je n'écoute rien. Mefdames, Mef-

ſieurs, je vous dois le trait de lumiere qui vient de m'éclairer. J'aime la paix; mais je ne veux point être avili aux yeux du monde, & encore moins aux miens. Soupez ici, ſi cela vous convient. Je n'oſe vous en prier, puiſque je ne pourrai pas vous y faire les honneurs; & plaignez-moi du moins, d'avoir été obligé d'en venir à cette extrêmité. (*Il emmene ſa femme*).

SCENE V.

La MARQUISE, La COMTESSE, Le VICOMTE, Le CHEVALIER, Le BARON.

Le Chevalier.

Eh bien, que dites-vous de cela, Meſdames? n'eſt-ce pas une aventure délicieuſe?

La MARQUISE.

Je vous avoue que je ne m'y attendois pas.

La COMTESSE.

Moi, je plains cette malheureuse femme.

Le VICOMTE.

Mais je vous ai entendu dire cent fois, qu'elle méritoit que son mari ne souffrît pas toutes ses impertinences.

La COMTESSE.

Il est vrai, je le plaignois; mais c'est elle que je plains à présent.

Le CHEVALIER.

Regardez donc l'air étonné du Baron.

Le BARON.

Mais c'est que je ne comprends pas bien; ce Monsieur sans se fâcher s'en

va avec sa femme, & la souper pourquoi on nous a prié, il dit mangevous, je n'ai jamais plus vu encore.

La Comtesse.

Il est vrai que cela n'est pas commun.

Le Chevalier.

Il faut pourtant prendre un parti sur le souper.

La Marquise.

Eh bien ! venez tous chez moi : vous souperez un peu tard ; mais nous n'avons que cette ressource-là.

La Comtesse.

Elle n'est pas mauvaise, Madame.

Le Vicomte.

Allons, allons, Mesdames, ne perdons pas de tems.

La Marquise.

Nous jouerons, n'eſt-ce pas Baron ?

Le Baron.

Tout comme Madame il voudra, je ſais. (*Ils s'en vont*).

FIN.

IL NE FAUT PAS PÉTER

PLUS HAUT QUE LE CUL,

OU

L'AUTEUR AVANTAGEUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

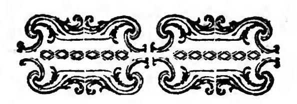
ACTEURS.

L'ABBÉ.

Le CHEVALIER.

Le COMÉDIEN.

La Scene est dans le jardin du Luxembourg.



L'AUTEUR AVANTAGEUX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'ABBÉ, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Ah ! l'Abbé ! je suis enchanté de vous rencontrer ; il y a mille ans que nous ne nous sommes vus nulle part.

L'ABBÉ.

Il est vrai, & j'en suis pour le moins

auſſi fâché que vous ; mais j'ai eu beaucoup d'affaires.

Le Chevalier.

Et votre tragédie, eſt-elle finie ?

l'Abbé.

Oui : c'eſt cela, en partie, qui m'a occupé ; parce que lorſqu'on eſt en train, il ne faut pas quitter.

Le Chevalier.

Sans doute ; la chaleur ſe perd, & cela ne ſe retrouve pas quand on veut. On dit que c'eſt un ouvrage admirable.

l'Abbé.

Mais je crois qu'il y a des choſes que peu de gens ſeroient capables de faire. Je vous la lirai un de ces jours, ſi vous voulez.

Le Chevalier.

J'en ſerai enchanté. Quel ſujet avez-vous pris ?

L'ABBÉ.

C'eſt un ſujet de pure invention. Cela s'appelle le Bacha d'Alep; mais il n'y a rien là de tout ce que vous connoiſſez : on ne prévoit rien, & l'on eſt toujours ſurpris.

Le CHEVALIER.

C'eſt très-bien.

L'ABBÉ.

L'ame eſt remuée, briſée, calmée; on eſpere, on deſire, on craint; on eſt près d'être heureux, l'abyme s'ouvre, le déſpoir vous y précipite, la raiſon vous retient; mais l'amour vous entraîne, tout eſt perdu. Lorſque la tyrannie eſt terraſſée ſous le poids des remords, la vertu eſt récompenſée, & prouve qu'elle eſt ſeule le vrai chemin du bonheur.

Le CHEVALIER.

Que de choſes, l'Abbé, dans tout cela!

L'ABBÉ.

Je ne vous dis rien; il faut voir l'enchaînement des événemens, les détails.... Il n'y a point de vers qui ne soient frappés au bon coin, qui ne peignent, qui ne saisissent, qui... Je suis quelquefois étonné d'avoir pu faire un ouvrage pareil.

Le CHEVALIER.

La chaleur avec laquelle vous en parlez, prouve bien que vous seul en êtes capable.

L'ABBÉ.

Monsieur, j'avois vu admirer nos plus belles tragédies, j'en avois bien senti aussi toutes les beautés; car je suis juste. J'avoue qu'il y en a; mais je trouvois qu'il manquoit toujours quelque chose à l'ouvrage le plus parfait dans ce genre.

Le CHEVALIER.

Ce que c'est que de bien voir! Je

ſuis un grand ignorant, moi; car je ſuis content de preſque toutes celles qui ſont reſtées.

L'ABBÉ.

Eh bien! moi, je vois ſouvent dans celles qui tombent, des lueurs de génie qui ne ſont pas dans les autres.

Le CHEVALIER.

Réellement?

L'ABBÉ.

Je dis très-ſouvent.

Le CHEVALIER.

C'eſt admirable cela, par exemple.

L'ABBÉ.

Non, c'eſt tout ſimple, & je dois voir comme cela moi, parce que je travaille; vous ne voyez, vous, que le cadran de la montre; & moi j'en vois les reſſorts, la méchanique. Je

remonte au principe ; or on ne voyage jamais qu'on n'en retire quelque fruit, ſelon l'étendue de ſes connoiſſances : vous entendez bien ?

Le CHEVALIER.

A merveille !

L'ABBÉ.

Je me ſuis demandé à moi-même : pourquoi dans cettes piece, dont tout le monde eſt enchanté, ai-je deſiré quelque choſe ? Je cherche enſuite ce que j'ai deſiré, & je le trouve ; à force de travailler, j'étois parvenu au point de pouvoir être ſûr de perfectionner toutes les pieces.

Le CHEVALIER.

Quelle entrepriſe !

L'ABBÉ.

Elle étoit ſûre, vous dis je ; mais j'ai penſé que cet ouvrage paroîtroit impertinent à tous les admirateurs,

esprits bornés, qui ne voient jamais au-delà de ce qu'on leur présente.

Le CHEVALIER.

Oui, cela auroit pu arriver.

L'ABBÉ.

Il falloit donc prendre un parti : j'ai dit, enseignons, par un exemple neuf, la vraie route que le génie doit suivre ; que ces regles uniformes qui le contraignent soient détruites ; que le génie soit libre enfin. Et j'ai fait le Bacha d'Alep.

Le CHEVALIER.

C'est un projet héroïque, digne d'une grande ame, d'une ame forte. L'Abbé, votre enthousiasme me gagne.

L'ABBÉ.

Ce sera bien autre chose, quand vous verrez ma piece.

Le CHEVALIER.

Et quand la donnera-t-on ?

L'Abbé.

Mais, je ne fais pas si jamais elle sera jouée : il faut des acteurs, & nous n'en avons plus.

Le Chevalier.

Quoi, vous croyez que ceux que nous avons actuellement ne feroient pas capables....

L'Abbé.

Bon, capables ! Une preuve qu'ils ne le sont pas, c'est qu'ils me la font demander par tout le monde ; qu'ils font agir auprès de moi les puissances supérieures, sur ce qu'un des leurs qui me l'a entendu lire, sans que je le susse, leur en a dit : vous sentez bien que s'ils en avoient conçu toutes les difficultés, ils auroient été épouvantés.

Le Chevalier.

Mais ne pourriez-vous pas les faire disparoître ces difficultés, en mon-

trant à chacun la maniere de jouer ſon rôle ?

L'ABBÉ.

Je ſuis incapable de me donner ce ſoin. Je compoſe chez moi ; mais dès qu'il faut me remuer hors de là, je ne le ſaurois.

Le CHEVALIER.

Vous aimez donc mieux enfouir le tréſor que vous avez découvert ?

L'ABBÉ.

Oui ; j'en jouis ſeul, ou avec quelques amis, comme vous, par exemple.

Le CHEVALIER.

Nous ne devons pas le permettre, l'Abbé, pour votre gloire, pour celle de la nation, pour... Et tenez, voilà un comédien qui ſans doute vous cherche. Je vais me joindre à lui pour vous preſſer.

L'Abbé, *embarrassé.*

Non, Chevalier, laissez-le passer; vous ne me déterminerez jamais, allons nous-en.

Le Chevalier, *le retenant par la main.*

Non, non, je vais l'appeller. Monsieur, Monsieur!

SCENE II.

Le CHEVALIER, L'ABBÉ, Le COMÉDIEN.

Le Comédien.

Mr. le Chevalier, je vous demande bien pardon. Je rêvois...

L'Abbé, *voulant s'en aller.*

Chevalier, j'ai une affaire très-pressée.

Le CHEVALIER.

Monſieur, eſt-ce que vous connoiſſez la piece de M. l'Abbé ?

Le COMÉDIEN.

Un peu, Monſieur.

L'ABBÉ, *voulant s'en aller.*

Laiſſez-moi donc, Chevalier.

Le CHEVALIER, *à l'Abbé.*

Un moment. (*Au Comédien*). Vous dites cela bien froidement ; vous êtes ſans doute fâché contre lui.

Le COMÉDIEN.

Moi, Monſieur ?

Le CHEVALIER.

Oui, de ce qu'il ne veut pas la faire jouer.

Le COMÉDIEN.

Je vous demande pardon, Mon-

ſieur ; il y a plus d'un mois que nous l'avons vue.

Le Chevalier, *regardant l'Abbé.*

Comment, vous l'avez vue ?

Le Comédien.

Oui, M. l'Abbé nous eſt tous venu prier ſéparément d'en faire une lecture. Nous en avions entendu parler ; & à dire vrai... Enfin nous avons eu un ordre qu'il a obtenu pour qu'elle ſoit lue, & elle l'a été huit jours après.

Le Chevalier.

Eh bien ? C'eſt un prodige, à ce qu'on dit, un chef-d'œuvre de génie ?

Le Comédien.

Monſieur, je craignois de rencontrer M. l'Abbé.

l'Abbé.

Bon ! elle a été mal lue.

Le

Le COMÉDIEN.

Non, Monſieur. Il eſt vrai que dans le commencement l'on n'écoutoit pas trop ; mais il y a des choſes ſi peu attendues, ſi hors de vraiſemblance, que l'attention s'eſt réveillée.

Le CHEVALIER.

Eh bien ?

Le COMÉDIEN.

Nous avons tous ri aux éclats.

Le CHEVALIER.

Comment ?

Le COMÉDIEN.

Oui, Monſieur ; je ſuis fâché de le dire devant M. l'Abbé, elle a été refuſée d'une commune voix, & nous la lui avons renvoyée.

Le CHEVALIER.

Je ne comprends pas cela.

Le Comédien.

Monsieur n'a donc point lu cette piece ?

Le Chevalier.

Non. Mais, M. l'Abbé, tout ce que vous m'avez dit n'est donc pas vrai ?

L'Abbé.

Je vous demande pardon ; est-ce qu'on doit s'en rapporter à leur jugement ?

Le Comédien.

Monsieur, nous pouvons nous tromper quelquefois ; mais ce qui nous arrive est ce qui arrive à beaucoup de gens du monde, en entendant lire un ouvrage.

Le Chevalier.

Mais en avoit-on jugé de même dans le monde ?

Le Comédien.

Oui, Monsieur ; c'est ce qui faisoit

que mes camarades ne s'en foucioient pas.

Le CHEVALIER.

Mais, l'Abbé, cet ouvrage fi admirable, fi difficile à repréfenter, & pour lequel ces Meffieurs vous tourmentoient, dont les vers étoient frappés au bon coin ? A propos, Monfieur, les vers ?

Le COMÉDIEN.

Ah ! Monfieur ! comme le refte.

Le CHEVALIER.

Quoi, pas un bon vers ?

Le COMÉDIEN.

Pas un ; c'eft beaucoup dire : cependant je ferois bien embarraffé d'en trouver qu'on pût citer. Je fuis fâché de tout ce que je dis là ; mais M. le Chevalier étant prévenu comme il l'étoit, il auroit pu nous blâmer, & je fuis obligé de nous juftifier.

Le CHEVALIER.

Quoi, l'Abbé, vous faviez tout cela ?

Le COMÉDIEN.

Sûrement, M. l'Abbé le favoit, & dans le plus grand détail.

L'ABBÉ.

Monfieur, tout le monde ne voit pas de même.

Le CHEVALIER.

Ou du moins vous ne voyez pas comme tout le monde ; j'aime mieux croire cela. Vous auriez pourtant pu vous difpenfer de me dire comme on vous tourmentoit pour donner votre piece.

Le COMÉDIEN.

Nous vous l'avons demandée, Monfieur ?

Le CHEVALIER.

Et le peu de démarches & de foins

que vous vous donniez pour cela ; que, malgré les puiſſances ſupérieures qui s'en mêloient, vous ne vouliez pas vous rendre.

L'ABBÉ.

Quelle plaiſanterie !

Le CHEVALIER.

Je ne plaiſante point ; mais je plaiſanterai pour vous punir : je ſuis en fonds.

L'ABBÉ.

Ce que j'ai dit...

Le CHEVALIER.

Eſt très-ridicule... Monſieur, il faut venger vos camarades ; l'hiſtoire ſera bonne à conter, & je crois qu'elle leur ſera quelque plaiſir.

Le COMÉDIEN.

Le public la ſauroit bientôt, ſi je la leur diſois.

Le CHEVALIER.

En ce cas, dites ſans héſiter.

L'ABBÉ.

Eh Meſſieurs, qu'eſt-ce que je vous ai fait !

Le CHEVALIER.

Il vouloit corriger nos meilleures tragédies.

L'ABBÉ.

C'eſt un perſifflage que tout cela. Adieu.

Le CHEVALIER, *riant.*

Adieu, adieu, l'Abbé : vous entendrez parler de moi. (*Ils s'en vont*).

Fin du onzieme Volume.

TABLE DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du onzieme Volume.







BIBLIO
SCAF
PLUT
N.° C